

MON FILM

20^{frs}

Marina VLADY et
Peter Van EYCK
dans

SOPHIE et le CRIME

Coproduction FILMS ROGER RICHEBÉ — ARDENNES FILMS

N° 485 — 7-12-55

AVIS IMPORTANT

Cette rubrique est ouverte à tous nos lecteurs aux conditions suivantes :

1° Chaque lettre ne doit contenir que trois questions d'intérêt général (et non trois séries de questions).

2° Toutes les réponses seront publiées ci-dessous, au pseudonyme choisi. Nous ne pouvons répondre directement par lettre.

3° Vu l'abondance des demandes, le délai de parution des réponses est actuellement de trois mois environ.

4° Nous ne publions pas d'adresses. Ceux de nos lecteurs qui désirent écrire aux artistes (cinéma seulement) peuvent nous envoyer leurs lettres en inscrivant simplement sur l'enveloppe le nom de l'artiste (affranchir à 15 francs pour les artistes résidant en France et à 30 francs pour l'étranger). Cette lettre affranchie, destinée à l'artiste, doit nous être envoyée sous une autre enveloppe à notre adresse, affranchie à 15 francs. Nous transmettons aussitôt (lettres exclusivement).

(Nous ne pouvons accepter que les timbres français et les coupons-réponse internationaux.)

FIDÈLE LECTRICE. — Dans *Onze heures sonnaient* : Carla del Poggio (Luciana), Massimo Girotti (Naudou), Lucia Bosé (Simona), Raf Vallone (le peintre), Elena Varzi (Adriana), Léa Padovani (Caterina), Henri Vilbert (le commissaire), Délia Scala (Angelina), Paolo Stoppa (le fonctionnaire), Irène Lughin (Clara). — Lisez les annonces des demandeurs de numéros de « Mon Film » souvent publiées à la fin de ce courrier. Et mettez-vous en rapport avec ceux qui recherchent les numéros que vous possédez.



Phyllis CALVERT
dans
Echec au hold-hup

★ *Entre nous* ★

Le Camériste répond ici à toutes les questions d'intérêt général

ANGELINA. — Oui, c'est bien la voix de Pierre Fresnay que l'on entendait au début des *Inconnus dans la Maison*. — Le regretté Charles Granval avait surtout une activité théâtrale. Dans *La Duchesse de Langeais*, il jouait le rôle du père. On le vit aussi dans *L'Honorable Catherine*.

BONJOUR. — Serge Reggiani joue Lucien Bonaparte, dans *Napoléon* ; c'est Gianna-Maria Canale qui joue Èlisa. — Dans la distribution d'*Escalier de service*, le nom de l'interprète du petit rôle de Carlotta n'est pas mentionné. — Dans *Les Amants de Villa Borghese*, c'est Margherita Autoori qui joue la jeune fille boiteuse dans le sketch des accordailles, l'un des bons de ce film intéressant, qui a été accueilli assez froidement.

LINDA KAY. — Nous ne fournissons pas de photos dédicacées. Mais nous nous chargeons de transmettre les lettres de nos lecteurs qui désirent demander des photos aux acteurs eux-mêmes. J'ai donné si souvent la marche à suivre qu'elle ne vous a certainement pas échappé. — Les fiançailles (?) de Grace Kelly avec Jean-Pierre Aumont semblent avoir des chances de se terminer par un mariage... Attendons. Pourquoi serions-nous plus pressés que les intéressés ? Ce serait bien indiscret. — Votre dernière question comporte une allusion injurieuse pour cet acteur. Évitez de vous faire l'écho de suppositions gratuites et déplaisantes.

HIRONDELLE JURASSIENNE. — Raf Vallone, acteur italien, est une vedette très européenne, car il tourne souvent en France ou dans des productions franco-italiennes. Il est même fort capable de jouer un rôle en français sans être doublé (dans *Thérèse Raquin*, par exemple). Il est le mari de l'actrice italienne Elena Varzi, qui lui a donné trois filles. Ses principaux films : *Riz amer*, *Christ interdit*, *Anna, Pâques sanglantes*, *Onze heures sonnaient*, *Thérèse Raquin*, *Destinées*, *La Pensionnaire*, *Orange*, *Obsession*, *André Chénier*. — Liste des films de Marina Vlady donnée et redonnée ici dernièrement.

BERNARD DIDIER. — Je ne vois rien à ajouter à vos listes, dont la lecture donne le vertige... (vous savez, si vous me lisez fidèlement, que je n'aime guère les énumérations interminables ! Et la majorité de nos lecteurs non plus, sans doute...).

HELLÉ. — Dans *Dossier noir* : Jean-Marc Bory (Jacques), Paul Frankeur (Ch. Boussard), Henri Crénieux (le Procureur), Nelly Borgeaud (Danièle), Balpêtré (Dutoit), Danièle Delorme (Yvonne Dutoit), Daniel Cauchy (Jo), Roquevert (commissaire de police), Gianni Esposito (Jean, le fiancé), Lea Padovani (Françoise Le Guenn), Jean-Pierre Grenier (Gilbert Le Guenn), Christian Fourcade (le petit Alain) et Bernard Blier (le commissaire principal), avec André Valmy (le policier), Lucien Nat (le médecin légiste), etc. — Nathalie Nattier a fait beaucoup de théâtre, ces temps derniers. Les activités littéraires ne sont pas de notre ressort.

SAINT-JUST. — Les noms des titulaires de ces petits rôles ne figurent pas dans les distributions communiquées à la presse. — Gina Manès, dans *La Belle Orléans*, joue le rôle de l'habileuse. — Entre 1940 et 1944, Larquey a tourné notamment : *L'Empreinte du Dieu*, *Fromont jeune et Risler aîné*, *Nous les gosses*, *L'Assassin habile au 21*, *Le Mariage de Chiffon*, *Le Journal tombe à cinq heures*, *La Main du diable*, *Le Bienfaiteur*, *Le Lit à colonnes*, *Le Voile bleu*, *La Rabouilleuse*, *Le Corbeau*, *La Collection Ménard*, *Le Père Goriot*. Une fois encore, évitons les longues énumérations...

ADM. PETER FINCH. — Votre lettre ne comporte ni pseudo, ni nom, ni même une signature lisible ; je vous fabrique donc un pseudo... — Peter Finch est né à Londres en 1916. Il a vécu aux Indes, en France, en Australie. Il est marié depuis 1943 à une Russe, Tamara Tchinarova, dont il eut, en 1949, une fille, Anita. Nous l'avons vu dans : *Othello*, *Robin des Bois et ses joyeux compagnons*, *Le Fond du problème*, *La Piste des Éléphants* ; *Father Brown, détective du Bon Dieu*. Nous avons publié (n° 440) *La Piste des Éléphants*.

LE ZIGLION. — Liste des films de Marina Vlady donnée et redonnée ces temps derniers. — Il n'existe pas d'acteur du nom de Pierre Cauchy. Il existe un Daniel Cauchy, mais il ne joue pas dans *Avant le déluge*. Les jeunes garçons d'*Avant le déluge* sont : Jacques Chabassol, Jacques Fayet, Clément Thierry, Roger Coggio. D'ailleurs, reportez-vous aux pages 8 et 9 de notre n° 400, où nous avons publié ce film.

MIMI PINSON. — Finalement, la date de naissance officielle d'André

Claveau, très contestée en effet, est 17 décembre 1915. Il habite Chevreuse. Oui, il répond, en général. Nous transmettrons votre lettre.

FANFAN LA TULIPE. — Marc Cassot, né à Paris le 16 juin 1923, est le mari de Pepita Jimenez. Pas l'enfant, je crois. Derniers films : *Le Grand Pavois*, *L'Escalier de service*, *La Patrouille des sables*, *Si tous les gars du monde...* — Dieter Borsche, né en Allemagne en 1915, est marié et père de famille. Il porte son vrai nom, je crois. Il habite l'Allemagne et ne vient en France que lorsqu'il y tourne. — Nous transmettrons votre lettre à Marc Cassot. Notre rôle s'arrête là. L'artiste répond ou ne répond pas. Risque à courir...

TARZAN CHAMBRETAUD. — Eddie Constantine, né à Los Angeles le 29 octobre 1918, marié et père de famille, a tourné : *La Môme Vert-de-gris*, *Cet homme est dangereux*, *Les Femmes s'en balancent*, *Votre dévoué Blake*, *Repris de justice*, *Ça va barder*, *Je suis un sentimental* (ex-Édition spéciale).

ANGELINA. — C'est qu'Edwige Feuillère tourne bien rarement, chère amie ! Un film par an, c'est peu ! — Dans *Razumov* (1936) : Pierre Fresnay (Razumov), Danièle Parola (Nathalie), Michel Simon (Lespara), Jean-Louis Barrault (Haldin), Pierre Renoir (un policier), Jacques Copeau (Mikulin), Gabriel Gabrio (Nikita) et Roger Karl (le ministre). — Dans *Amé de clown* (1933) : Pierre Fresnay (Jack), Pierrette Caillot (Suzette) et Pasquali (Teddy). — Ne voyez-vous donc que de très vieux films ?...

(Suite page 14)



Laurence HARVEY
dans
Richard Cœur-de-Lion

GRAND CONCOURS DU FILM MYSTÉRIeux
DE « MON FILM » • EUROPE N° 1

Chaque dimanche, entre 11 h. 15 et 11 h. 30, *Mon Film*, au cours de l'émission d'Europe n° 1 (1.647 mètres de longueur d'onde) "Mélodie derrière l'écran", diffuse un air extrait d'un film dont le titre n'est pas indiqué.

Il vous suffit de reconnaître de quel film cette musique est tirée pour participer au grand concours du Film Mystérieux et gagner l'un des nombreux prix, tels que : machines à laver, électrophones 3 vitesses, autocuiseurs, moulins à café électriques, briquets à gaz, etc.

Pour cela, vous aurez à remplir le Bulletin-réponse ci-dessous, à le découper, à le mettre sous enveloppe et à l'adresser à *Mon Film* (Service Concours), 5, boulevard des Italiens, Paris-2°.

N. B. — Chaque concours hebdomadaire est indépendant. Vous pourrez donc gagner un prix chaque semaine.

L'usage du Bulletin-réponse ci-contre est obligatoire. Chaque bulletin ne doit contenir qu'une seule réponse, mais vous pourrez concourir autant de fois que vous le désirerez au moyen de bulletins différents découpés dans *Mon Film*.

Les trois qualificatifs (d'un seul mot chacun) demandés serviront à départager les solutions justes.

Les prix seront à prendre dans nos bureaux.

Les résultats sont publiés chaque semaine dans *Mon Film* depuis le 16 novembre (N° 482). Voir page 14 de ce numéro les résultats du concours du 23 octobre (quatrième émission).

BULLETIN-RÉPONSE
CONCOURS DU FILM MYSTÉRIeux

NOM

ADRESSE

TITRE DU FILM dont j'ai reconnu la musique

QUALIFICATIFS DU FILM { Scénario.....
Interprétation.....
Musique.....

Adresser ce bulletin à MON FILM (Service Concours), 5, boulevard des Italiens, Paris-2°.



**SOPHIE
ET LE CRIME**

Réalisation de Pierre GASPARD-HUIT,
d'après le roman de
Cécil SAINT-LAURENT.
Adaptation de P. GASPARD-HUIT
et Pierre LARY.
Dialogues de Marcel ACHARD.

INTERPRÉTATION :

Sophie	MARINA VLADY.
Frank Richter	PETER VAN EYCK.
Sapi	JEAN GAVEN.
Commissaire Moret	PIERRE DUX.
Tony	RENÉ HAVARD.
M ^{me} Gontcharoff ..	YVETTE LEBON.
Louise Richter	DORA DOLL.
Claude Broox	PAUL GUERS.
M ^{me} Gretchikine ..	MARCELLE GÉNIAT.
La serveuse	MARYSE MARTIN.

Coproducteur FILMS ROGER RICHEBÉ-
ARDENNES FILMS

Récit de J.-R. MORLAND.

SOPHIE et le CRIME

SOPHIE BRULAND et le charmant Claude Broux se rencontrèrent au cours d'une sensationnelle *surboum* (c'est ainsi qu'il sied de nommer une surprise-party, quand on est à la page). La *surboum* avait lieu chez Chantal, et Claude était assez snob pour fréquenter chez Chantal parce que, avouait-il, Chantal possédait le meilleur scotch-whisky de tout Paris.

Sensationnelle, la *surboum* l'était surtout pour qui apprécie le désordre et s'amuse des orgies. A vrai dire, Claude n'était pas de ceux-là. Lorsqu'il eut bien dégusté le *scotch* de Chantal, il constata sans plaisir que les autres invités, scandaleusement ivres, manquaient « de classe » : les rires devenaient bruyants, les filles passaient de bras en bras, un douteux plaisantin éteignit l'électricité, on plongea Maud, à demi déshabillée, dans la baignoire de Chantal...

Claude, avec un air dégoûté plein de distinction, se réfugia près du bar. C'est là qu'il retrouva Sophie. Il l'avait remarquée, dès le début de la réunion, à cause de sa grande jeunesse, de sa beauté, du caractère exquis et personnel de son élégance. Il la remarquait plus encore à présent, car elle semblait, elle aussi, s'ennuyer prodigieusement.

— Vous ne vous amusez guère... murmura Claude. Moi non plus. Je déteste les gens qui rient trop fort. Et puis, ces parties, c'est toujours la même chose!...

— Oui, dit Sophie, avec simplicité. Dans une surprise-party, j'espère toujours une surprise... qui ne vient jamais. Tout ça est d'un monotone! Je crois que je vais partir.

— Je vous raccompagne! dit Claude avec empressement. Sophie refusa, puis accepta : elle avait hâte de quitter le salon de Chantal, qui ressemblait de plus en plus à un mauvais lieu. L'éblouissant roadster de Claude emmena les deux jeunes gens jusqu'à la rue du Haut-Pavé, où habitait Sophie.

— Drôle de coin!... murmura Claude. Très pittoresque! Il habitait Passy, travaillait à Neuilly aux côtés de son père, industriel, et fréquentait, le soir, les bars et les « caves » de Saint-Germain-des-Prés. Il n'était pas familiarisé avec les pauvres et charmantes ruelles du quartier Maubert, et son étonnement amusa Sophie.

— Ça, pour le pittoresque, je n'ai pas à me plaindre! sourit la jeune fille. Et puis, de ma fenêtre, je vois Notre-Dame!

Claude prétendit jouir à son tour de ce ravissant point de vue. Il insista avec assez d'élégance pour que Sophie consentit à l'accueillir chez elle. Il était minuit trente. Sophie et Claude montèrent silencieusement le vieil escalier étroit et poussiéreux. Sophie occupait, tout en haut de l'immeuble vétuste, une pièce unique. Dès qu'il fut entré, Claude s'éclaira :

— Ah! c'est charmant, chez vous! Pittoresque aussi, mais plus nuancé...

Sophie avait tiré un merveilleux parti de son étroit logis : bois clair, tissus pimpants, miroirs, paraient aux couleurs ravissantes. L'unique fenêtre, en effet, laissait apercevoir Notre-Dame. Sur une étagère, Claude remarqua un gracieux alignement de poupées aux costumes chatoyants.

— Quelle collection! sourit-il. Cela va bien avec votre air enfantin...

— C'est ma marraine qui a la manie des poupées! rectifia Sophie. C'est elle qui m'a donné tout ça!

— Il y a longtemps que vous habitez Paris? interrogea Claude.

— Pas tout à fait un an, dit Sophie sereinement.

— Et, reprit Claude, si j'en juge par la carte, sur votre porte, vous êtes journaliste?... Vous débarquez de votre province et on vous bombarde journaliste?

Sophie était une de ces très jeunes personnes qui, à défaut de

compétence, ont des relations. Mais sa simplicité et sa bonne grâce étaient telles que, dans une situation où une péronnelle se fût montrée odieuse, elle demeurerait candide et exquise. Elle expliqua avec le

plus grand naturel :

— Ma mère est Russe. Alors, elle et ma marraine m'ont recommandée à M^{me} Gontcharoff, la directrice de *Tel Quel*...

— Ça explique tout! sourit Claude.

Ils s'accoudèrent à la fenêtre, admirèrent le ciel étoilé qui se reflétait dans la Seine. Sophie consentit à révéler à Claude qu'elle vivait seule. Mais elle ne consentit pas à se laisser embrasser.

Pendant ce temps, devant la porte de l'immeuble, deux agents faisant leur ronde tombaient en arrêt devant la voiture de Claude :

— Qu'est-ce qu'elle fait là, cette bagnole de zazou? Ce n'est pas le genre du quartier! s'écria le premier agent.

Son collègue, lui, s'extasiait sur le numéro de la voiture qui, en effet, ne pouvait passer inaperçu : c'était le 7777 B-75! Puis les deux agents s'éloignèrent.

Il était près d'une heure trente. Sophie manifesta le désir de se retrouver seule. Claude parvint à obtenir de Sophie un baiser et un rendez-vous :

— Demain soir, lundi, je vous attendrai entre 10 et 10 heures et demie au Montana.

— O. K.! approuva Sophie.

Ravi de ce début d'idylle avec une jeune fille ravissante, Claude dégringola prestement l'escalier. A l'étage au-dessous du logement de Sophie, il crut entendre des soupirs, un bruit mat, mais il n'y prit pas garde. Comme un de ses lacets se dénouait, Claude s'arrêta quelques marches plus bas, se pencha, rectifia l'aplomb de sa chaussure. Soudain, un pas précipité descendit l'escalier ; un homme passa à la hauteur de Claude sans le voir. Éberlué, Claude, qui avait fini de renouer son lacet, considéra l'hurluberlu avec un sourire.

Sophie et Claude échangèrent un baiser et un rendez-vous.



MON FILM

TOUS LES MERCREDIS

5, boul. des Italiens, PARIS (2^e).

Rédacteur en chef : Pierre HENRY

Abonnements, France et Colonies :

1 an... 780 fr. | 6 mois. 420 fr.

Compte chèques postaux : Paris 5492-99.



— Je te charge de ce reportage, annonça la directrice à Sophie.

Mais déjà l'homme, fonçant comme un bolide, franchissait le couloir, s'élançait dans la rue. Claude sortit paisiblement, retrouva sa voiture et roula vers Passy en chantonnant dans la nuit étoilée.

Le lendemain matin, Sophie, qui se sentait en retard, sortit précipitamment de chez elle pour se rendre aux bureaux de l'hebdomadaire *Tel Quel*. En effet, M^{me} Gontcharoff l'accueillit rondement :

— Ah! te voilà!... En retard, bien entendu!... Allez, viens, voilà tes questions de la semaine : coups de foudre, éducation sexuelle, vacances conjugales... Le dosage habituel, bien entendu : un ministre, un boxeur, un académicien, une starlette. Toutes les adresses sont indiquées. Vas-y, et prends des taxis, hein! Sinon, maligne comme tu l'es, tu n'auras pas fini demain!

M^{me} Gontcharoff était agréable à regarder, mais elle avait le verbe sec et des idées très arrêtées sur le journalisme. Elle maniait son équipe sans douceur et laissait tomber sur ses rédacteurs, médusés, des jugements définitifs :

— Alors? Vous n'êtes que sept, bien entendu! Mais si, à sept, vous n'êtes pas capables de faire le travail de cinquante, vous n'êtes pas des journalistes! Un journal peut être un grand journal sans avoir beaucoup de rédacteurs. D'ailleurs, vous connaissez ma formule : « Pas de rédacteurs; des lecteurs! »

Sapinaud, reporter-photographe, regarda partir Sophie avec regret. Il avait bien proposé d'accompagner sa jeune camarade pour l'aider dans ses enquêtes, mais M^{me} Gontcharoff lui avait sèchement rappelé qu'il avait son travail personnel à terminer. Sapinaud, tout en soupirant, prépara son appareil et se rendit à Orly, où il devrait photographier l'arrivée d'une « star ». Sapinaud — Sapi pour les camarades — était bien obligé de s'avouer qu'il était amoureux de Sophie. Mais pour rien au monde il n'eût formulé cette vérité devant Sophie, certain qu'il était de s'entendre répondre : « Ne fais donc pas l'idiot », ou « As-tu fini de raconter des salades? »

Sophie avait quitté son domicile depuis quelques instants lorsque l'immeuble s'emplit d'une rumeur soudaine. Tous les locataires se groupèrent dans l'escalier, autour de la concierge éffarée, tandis que les policiers allaient et venaient : on venait de découvrir le cadavre de Louise Richter, lardé de vingt coups de couteau. Le mari de la morte, Frank Richter, avait disparu... Les Richter habitaient le logement situé exactement sous celui de Sophie.

Le commissaire Moret, de la P. J., trouva sur les lieux le commissaire du quartier et ses assistants. Ni la concierge, ni aucun des locataires présents n'avaient entendu de bruit, ni relevé d'indices; mais la disparition du mari le rendait évidemment suspect...

— Ça paraît clair! déclara Moret.

Il avisa, sur la cheminée du misérable logement, une grande photo, encadrée avec un parfait mauvais goût, représentant un couple souriant : les Richter le jour de leur mariage.

— Vous mettez ça dans le dossier, décida le commissaire Moret.

Dans un tiroir fermé à clef, un officier de police découvrit une enveloppe renfermant des photos, qu'il tendit à son chef.

— Tiens, tiens!... grommela Moret.

Les photos — de bonnes photos d'amateur, prises et tirées avec soin — représentaient, dans des tenues et des décors différents, une très jolie jeune fille, toujours la même.

— Madame, dit le commissaire Moret en mettant les photos sous les yeux de la concierge, connaissez-vous cette jeune personne?

— Par exemple! s'écria la concierge. C'est M^{lle} Sophie, la jeune fille qui loge juste au-dessus. Elle est journaliste à *Tel Quel*!

— Une amie de M^{me} Richter? dit le policier.

— Non! s'écria la concierge. Elles ne se parlaient jamais.

— Tiens, tiens!... dit encore Moret. Vous la convoquez, bien entendu! conclut-il en s'adressant au commissaire de police.

Sophie, tout ébaubie d'avoir reçu une convocation de la police, se présenta au commissariat de son quartier. Un autre étonnement l'attendait : ce fut le commissaire lui-même qui l'interrogea. Après la présentation de sa carte d'identité, Sophie s'entendit poser des questions inattendues, qu'elle trouva fort gênantes :

— Vous habitez seule?... Oui, paraît-il! Et comment êtes-vous rentrée hier soir?

— On m'a raccompagnée en voiture, jeta brièvement Sophie.

— Naturellement, c'était un monsieur qui vous raccompagnait!... reprit le commissaire. Est-ce que la voiture de votre cavalier a stationné devant la porte?

Sophie ne voulut pas avouer qu'un jeune homme était resté chez elle de minuit trente à une heure trente. Elle ne voulait pas que cette indication, mal interprétée, fit douter de sa bonne tenue. Elle mentit donc tranquillement :

— Ce monsieur m'a déposée et est reparti aussitôt.

— Bon! grommela le commissaire. Donc, vous êtes rentrée seule, vous vous êtes couchée... Et après? Vous vous êtes



endormie tout de suite? Vous n'avez entendu aucun bruit suspect?

— Je vois mal, dit Sophie d'un air indigné, pourquoi vous me posez ces questions!

— Parce qu'il y a eu crime, mademoiselle!

s'écria le commissaire. M^{me} Louise Richter a été assassinée cette nuit!

C'est ainsi que Sophie apprit le drame qui s'était déroulé si près d'elle. Elle retourna à *Tel Quel*, la tête à l'envers. Ce meurtre la plongeait dans un abîme de considérations romanesques. Comment admettre que Frank Richter fût l'assassin de sa femme?... Sophie avait de la sympathie pour Frank Richter. Elle le rencontrait souvent dans l'escalier, dans le couloir, dans la rue. La veille encore, alors qu'elle sortait de chez elle pour se rendre chez Chantal, elle s'était trouvée nez à nez avec Richter, qui rentrait. Il avait longuement contemplé Sophie, de son regard étrange et triste. C'était un homme mûr, mais séduisant. Un homme du Nord, grand, blond, harmonieux. Il se dégageait de lui une sorte de charme mystérieux et mélancolique. Sophie avait toujours trouvé singulier que cet homme à figure de seigneur vécu dans un taudis, avec une souillon. M^{me} Richter lui plaisait beaucoup moins que son mari. Elle était assez jolie, mais vulgaire et peu soignée... Comme tout cela était bizarre... Et ces questions de la police avaient été bien gênantes!

Sophie, en arrivant à la rédaction, conta toute l'affaire à ses camarades. La petite équipe écoutait avec attention.

— Pour eux, l'affaire semble claire, conclut Sophie. Le coupable, c'est le mari! Eh bien! moi, ça m'étonne...

— Pourquoi? dit Sapi. Tu le connais, ce Richter?

— Pas spécialement, dit Sophie. Je le rencontrais, comme ça, dans le quartier. Un grand type, pas mal...

— Pas mal?... Tiens, tiens! proféra Sapi en fronçant les sourcils.

L'arrivée de M^{me} Gontcharoff mit fin aux insinuations jalouses de Sapi. Mise au courant de l'affaire Richter, elle ne vit que le parti à en tirer pour son journal.

— C'est le reportage à ne pas manquer, voyons! s'écria la directrice. Sophie, avec sa petite figure d'ange, mêlée à une affaire criminelle! Les dessous de la police révélés par Sophie!... Petite, on va te convoquer certainement au quai des Orfèvres. Ne garde pas tes yeux dans ta poche et tâche de sortir un article pas trop idiot!... Vous, Sapi, vous passerez demain matin chez elle faire quelques photos... Ah! chose importante : un titre qui accroche!

— « Alice au pays des menottes! » proposa l'un des rédacteurs.

— « Sophie et le crime », jeta un autre en riant.

Sophie haussa les épaules avec une ravissante moue boudeuse. Tout ce bruit autour de sa petite personne l'agaçait un peu. Sapi, qui s'en aperçut, mit fin aux plaisanteries.

— Ça va! Assez charrié!... On dine ensemble, Sophie?

— Mais non, soupira la jeune fille. Tu sais bien que tous les lundis je dine chez ma marraine.

En effet, quelques instants plus tard, Sophie était installée à table, en face de sa marraine, la bonne M^{me} Gretchikine. La chère vieille dame avait appris, par les journaux, qu'un crime avait été commis dans l'immeuble habité par Sophie. Elle s'en montrait fort agitée :

— Si tu allais te faire assassiner, toi aussi! Heureusement, je suis là pour veiller sur toi! Tu vas faire une chose : tu vas venir habiter ici!... Oui, je pars après-demain pour Deauville. Pendant mon absence, tu habiteras mon appartement!

Sophie objecta qu'elle ne craignait rien, qu'elle aimait bien sa petite chambre, qu'elle ne voulait pas abuser de la gentillesse de sa marraine. M^{me} Gretchikine s'exclama :

— Tu es folle! Les hommes qui tuent reviennent toujours sur le lieu de leur crime. Je serais bien plus tranquille si tu demeurais chez moi jusqu'à ce que ce bandit soit arrêté, ce qui ne saurait tarder maintenant. Ils sont forts, dans la police, tu sais!

Le commissaire Moret ne se prenait pas pour un type « fort », mais il était consciencieux et habile. L'affaire Richter présentant un aspect des plus logique, il fit lancer un mandat d'amener contre Frank Richter.

— Ça se présente bien, dit au commissaire son jeune collaborateur Bastier. Il ne sera pas long à se faire épingleur : il a tué dans un accès de fureur, puis il a fichu le camp, affolé par ce qu'il avait fait. Mais ce n'est pas un méchant.

— Peut-être, sourit Moret. Mais voilà tout de même un cinglé qui rôde dans Paris, sans un sou, traqué... C'est un danger public, ce gars-là! Espérons que ça ne tardera pas, en effet...

Autant qu'à l'arrestation de Richter, cette dernière réflexion pouvait s'appliquer au souci personnel de M. Moret : le commissaire allait être grand-père, ce qui le rendait nerveux.

— C'est son premier enfant, à votre fille? s'enquit Bastier.

— Oui, répondit le commissaire. Ah! ce que je voudrais que ce soit fini!... Je vous laisse, mon vieux, je vais passer voir comment elle va.

Et M. le commissaire Moret, redevenu simple citoyen et père de famille, s'élança dans l'escalier.

Lorsque Sophie, qui n'avait pas oublié le rendez-vous de Claude, se présenta au Montana, elle y apprit que le jeune homme n'avait pu venir, mais qu'il avait laissé un message pour elle : Claude Broux, parti pour deux ou trois jours en voyage d'affaires, s'excusait auprès de Sophie et lui promettait de lui téléphoner dès son retour.

Un peu déçue, Sophie repartit, serrant dans ses bras la poupée, en costume brésilien celle-là, que lui avait offerte après dîner la bonne M^{me} Gretchikine.



Frank racontait à Sophie sa version de la nuit du crime.

Sophie se dirigea vers la rue du Haut-Pavé. En montant l'escalier mal éclairé, elle se sentit le cœur battant : les craintes de sa marraine allaient-elles l'envahir? Sophie accéléra sa montée, ouvrit sa porte et se retrouva chez elle avec satisfaction. Elle se prépara à se coucher. Encore vêtue, mais pieds nus, elle s'aperçut soudain qu'elle avait perdu la petite poupée brésilienne de M^{me} Gretchikine. Silencieusement, et toujours pieds nus, elle redescendit l'escalier : elle retrouva la poupée sur une marche, un étage plus bas. Satisfaite, Sophie prit son élan pour remonter chez elle. C'est alors qu'une ombre sortit du logement Richter : Sophie, glacée d'horreur, sentit une main se poser violemment sur sa bouche.

— Taisez-vous! murmura la voix de Frank Richter. Ne criez pas...

Inexplicablement rassurée en reconnaissant Frank, Sophie fit signe qu'elle se tairait. L'homme la lâcha. Sophie le considéra sans parler. Pas rasé, hagard, en désordre, Frank Richter ne parvenait pas à être laid, ni vulgaire, ni repoussant. Une pitié tumultueuse

envahit Sophie. Précisément, un pas lourd montait l'escalier : c'était un des locataires de l'immeuble, un vieillard qui habitait une mansarde des combles. Il allait passer, voir Richter... Sophie n'hésita pas :

— Venez! murmura-t-elle avec fougue.

Et, prenant Richter par la main, elle l'entraîna chez elle.

Frank Richter, lorsque la porte se fut refermée sur lui et sur Sophie, demeura immobile, écoutant décroître le bruit des pas. Lorsque tout fut silencieux, il murmura :

— Ce n'est pas moi. Je vous jure que je ne l'ai pas tuée... Est-ce que je vous fais peur? Si vous voulez, je peux m'en aller.

— Si ce n'est pas vous, dit Sophie, pourquoi n'êtes-vous pas allé à la police?

— Je suis innocent, reprit Frank, mais comment le prouver?... Ils me battront. Ils me mettront en prison... Tout m'accable...

— Pourquoi êtes-vous revenu? dit Sophie. La maison aurait pu être gardée! Vous êtes entré chez vous, vous avez brisé les scellés posés par la police. C'est grave, ça!

— Je n'avais plus d'argent, dit Frank avec accablement. Je suis venu pour essayer d'en trouver chez moi. Je n'ai trouvé qu'un billet de mille francs qu'il n'a pas vu, parce que je l'avais laissé dans ma veste bleue...

— Il?... s'écria Sophie. Qui ça, il?

— Tony, le frère de ma femme, murmura Frank.

— Le frère de... reprit Sophie. Écoutez, vous devriez tout me raconter. Vous avez confiance en moi?

— Oui, absolument! s'écria Frank avec une sorte de ferveur. Voilà : hier soir, Louise a voulu que nous allions rejoindre Tony chez Mario, un petit bistrot derrière Saint-Julien-le-Pauvre. Tony, c'est un vaurien, un interdit de séjour. Il avait toujours besoin d'argent et connaissait l'indulgence de sa sœur... Hier encore, il nous a demandé une somme... J'en avais assez, de cette exploitation. J'ai dit à Louise de rentrer à la maison, puis j'ai essayé de raisonner Tony... Mais notre discussion a mal tourné. Nous nous sommes injuriés; Tony a sorti son couteau... Alors Mario, qui ne veut pas avoir d'histoires, nous a jetés à la porte du bistrot. Nous sommes sortis, Tony et moi. On a marché, on est descendu sur la berge. Il s'était calmé. Je lui ai rendu son couteau. Nous avons repris notre discussion plus calmement. Comme Tony voulait fumer et que nous n'avions plus de cigarettes, il est reparti pour en chercher un paquet chez Mario. Je suis resté seul assez longtemps, à regarder couler la Seine. Je pensais à ce que serait ma vie quand je serais débarrassé des exigences de Tony. Il acceptait de s'éloigner, de partir pour Marseille... Mon patron était content de moi. Il m'avait promis un emploi plus important... J'avais un tel désir de remonter la pente...

» Comme Tony ne revenait pas, je suis parti à sa recherche. Chez Mario, on ne l'avait pas revu. Je me suis douté qu'il m'avait menti, qu'il était allé retrouver Louise, pour tenter de l'apitoyer, de l'intimider... J'ai couru jusque chez moi... La porte n'était pas fermée... Et j'ai vu Louise morte, assassinée...

— Sa sœur! s'écria Sophie, avec horreur.

— Il a dû lui demander nos économies. Elle a probablement refusé, résisté... Elle savait qu'avec cet argent je voulais acheter une voiture. J'en avais assez d'être manœuvre. Mon idée, c'était de faire le voyageur. Louise se moquait de mes ambitions; mais, tout de même, quand elle a vu que son frère voulait cet argent, elle a dû se mettre en travers. Alors lui l'a frappée...

» Je suis parti comme un fou à la recherche de Tony. Mais il avait disparu. Pour moi, c'était la fin d'un monde...

— A cause de la mort de votre femme? demanda Sophie.

Frank posa sur la jeune fille un long regard :

— Est-ce que j'ai essayé de vous faire croire que j'aimais Louise?... dit-il amèrement. Non, pas à cause de la mort de Louise. A cause des suites. Tout m'accuse de ce crime. Ils ne me croiront jamais... Ils ne sont pas comme vous. Car, vous, vous me croyez, n'est-ce pas? J'ai tellement besoin que quelqu'un me croie!

— Je vous crois! proféra Sophie avec gravité.

— Merci! répondit Frank.

Son attitude était pleine de chaleur, de confiance, et aussi d'une sorte de respect douloureux. Sophie, bouleversée d'avoir à s'occuper de cet homme traqué, de cette intéressante victime, ressentait, en même temps qu'une vive sympathie pour Frank, une immense fierté. Le destin lui envoyait un grand rôle à jouer, un rôle de redresseuse de torts, de protectrice, de justicière... Oui, elle allait prendre sous sa protection le pauvre Frank, sur lequel un sort injuste s'acharnait! Durant son interrogatoire au commissariat de police, on avait présenté à Sophie les photos d'elle réalisées par Frank Richter. Stupéfaite, Sophie avait admiré ces documents inattendus; son étonnement avait redoublé en apprenant que le

— Ces cigarettes ne sont pas tachées de rouge! fit observer Sapi à Sophie.





— Vous n'auriez pas dû parler de Tony aux policiers! déclara Frank à Sophie.

photographe était le mari de Louise. Comme tout cela était étrange et intéressant...

Sophie rêva un instant, en observant à la dérobée le beau visage douloureux de Frank Richter. Puis elle se décida :

— Pourquoi avez-vous pris toutes ces photos de moi ?

— Ah! dit Frank en sursautant. Ils vous ont dit ça aussi, à la police! C'est vrai, quelquefois, dans la rue, sans que vous le sachiez, je vous photographiais... Pour moi, vous êtes ce que je connais de plus charmant, dans ce monde sans beauté où je vis... Et, la photo, c'est la seule chose que je puisse faire d'un peu joli... Pardonnez-moi!

Sophie était toute prête à pardonner: elle était flattée et ravie. Frank, accablé de fatigue, ferma les yeux, puis les rouvrit et parcourut du regard la petite chambre. Une sorte de sourire éclaira son visage torturé. Il murmura :

— J'étais sûr que c'était comme ça, chez vous. Tout clair, tout propre! Chez nous, tout était si sale!... Il faut que je m'en aille...

— Non! trancha Sophie. Vous allez dormir ici. Je vous prends sous ma protection, désormais!...

Vous tombez de fatigue. Étendez-vous! Moi, je m'arrangerai. Frank Richter parut sidéré. Puis il s'abandonna, s'allongea sur le divan de Sophie et ferma les yeux.

Sophie alla chercher une couverture et s'installa dans un fauteuil. Quelques heures plus tard, la jeune fille fut réveillée par la pression de la main de Frank qui s'appuyait sur son épaule. Sophie sursauta, vit Richter penché vers elle et l'entendit murmurer :

— Il faut que je parte, maintenant. Il fait jour. Je n'aurais jamais pensé dormir une nuit chez vous...

Il était cinq heures du matin. Sophie sauta sur ses pieds et, aussitôt, revint au problème de la protection et du sauvetage de Frank Richter :

— Vous n'allez pas errer au hasard dans les rues, décida-t-elle. Vous allez prendre le métro. Vous boirez un café aux Halles : on ne vous remarquera pas... Puis vous vous ferez raser : rien n'est plus suspect qu'un homme pas rasé, même blond... Ce col relevé, ça fait voyou; attendez, je vais arranger ça...

Elle alla chercher dans sa petite armoire un foulard, qu'elle noua autour du cou de Frank Richter. Il la regardait avec une sorte de stupeur émerveillée.

— Ce que vous êtes jolie! murmura-t-il. Vous n'êtes pas amoureux de moi, au moins? s'écria Sophie.

— Non, non, balbutia Frank avec précipitation. — Ça me gênerait, pour vous aider, vous comprenez! reprit candidement Sophie. Je peux vous être utile, vous savez! D'abord, au journal, je peux savoir où en sont exactement ces messieurs de la police. Et puis j'ai une idée pour vous mettre à l'abri. Je vous en parlerai ce soir. Rendez-vous à neuf heures, sous le métro Stalingrad.

Et, avec une amicale autorité, elle poussa Frank Richter au dehors. L'homme traqué sortit silencieusement.

Quelques heures plus tard, on frappa à la porte. Stupéfaite,

Sophie vit apparaître un agent de police en uniforme, qui lui remit un pli : Sophie était convoquée par le commissaire Moret, quai des Orfèvres.

A quelques instants de là, nouveaux coups à la porte : cette fois, c'était Sapi qui, exécutant les ordres de M^{me} Gontcharoff, venait photographier le lieu du crime. Le jeune homme tomba en arrêt devant une petite table placée auprès du divan de Sophie :

— Par exemple! s'écria-t-il. Si je ne te connaissais pas, je jurerais qu'un homme a passé la nuit ici : ces deux cigarettes, là, dans le cendrier, elles ne sont pas marquées de rouge! Et toi, tu barbouilles toujours les tiennes!

C'étaient les restes des deux cigarettes fumées par Frank tandis qu'il racontait à Sophie la mort de Louise. Sophie prit un air désinvolte et répondit à Sapi :

— Eh bien! j'ai fumé après m'être démaquillée, voilà tout!

— J'aime mieux ça!... sourit le reporter. Dis donc, Bébé, tu vas nous faire un article du tonnerre, hein! pour épater la patronne?... Je t'aiderai, si tu veux.

— Pas la peine, je suis assez grande pour marcher toute seule, affirma Sophie. Mais j'aime mieux te prévenir que, dans mon article, Richter sera plutôt sympathique.

— Un assassin?... s'écria Sapi. Tu en as de bonnes!

— Et s'il n'avait pas tué?... répliqua Sophie, vivement. Toi, tu ne peux pas comprendre, tu as un Kodak à la place du cœur. Mais, moi, j'ai des antennes! Je sens que Richter est incapable de faire du mal à une mouche!... D'abord, le dimanche, il faisait de la photo. Ça prouve qu'à sa manière il était... un artiste... un type sensible, quoi!

— Ben, alors! s'écria Sapi en pouffant de rire. Moi qui fais de la photo tous les jours, qu'est-ce que je dois avoir comme sensibilité!



— Et puis, continua Sophie, il avait l'air si malheureux, peut-être à cause de sa femme, justement...

— Comment était-elle, sa femme? interrogea Sapi.

— Pas vilaine si on veut, dit Sophie en faisant la moue. Mais souillon et mauvais genre. Moi, je ne l'aimais pas...

— Jalouse? murmura Sapi.

— Sans doute! répondit Sophie avec élan. Elle lui faisait des scènes...

— Non, expliqua Sapi avec suavité. Pas elle. Toi, tu es jalouse... Pour cacher son embarras, Sophie eut un mouvement de mauvaise humeur :

— Tu es complètement fou, mon pauvre vieux! Je ne lui ai jamais parlé, moi, à cet homme!

Elle en était à cette affirmation mensongère lorsque des bruits de pas, des exclamations, tout un brouhaha se firent entendre à l'étage au-dessous.

— Un nouveau crime, peut-être! s'écria Sapi en brandissant son appareil photographique. A nous! *Tel Quel* toujours à la pointe de l'actualité!...

Il se rua dans l'escalier, suivi de Sophie, circonspect. Ce n'était pas un nouveau crime, mais un agent était pourtant en faction devant le logement Richter, tandis que la concierge et les locataires échangeaient des commentaires passionnés :

— C'est un bris de scellés caractérisé!

— Et moi qui n'ai rien entendu, cette nuit!

— Moi non plus!

Sapi se jeta professionnellement dans la mêlée :

— Ah, ah! Le criminel est venu rôder sur les lieux de son forfait!... Presse! Laissez passer!... Merci!

Il convainquit éloquentement l'agent de garde de le laisser pénétrer

Tandis que Sophie téléphonait, Frank s'éclipça.

sur « les lieux du forfait ». Il y entraîna Sophie et prit plusieurs clichés de la jeune fille dans le sordide décor où avaient vécu les Richter.

— Bon, dit-il ensuite. Maintenant, je te dépose au journal.
— Non, dit Sophie. Je suis convoquée au quai des Orfèvres.
— Encore une convocation! s'écria Sapi. Mais, dis donc, c'est très embêtant!

Il posa sur Sophie un regard intelligent et inquiet. Il y avait, dans cette affaire Richter-Sophie, quelque chose d'inexpliqué, de menaçant, qui le troublait. Comment Sophie avait-elle l'intention ahurissante de brosser de l'accusé un portrait sympathique puisqu'elle prétendait ne pas connaître l'homme? Dans quelles aventures l'imprudente ingénue allait-elle se jeter?

En attendant, Sapi accompagna Sophie quai des Orfèvres. Il prit même, car il ne perdait jamais le métier de vue, quelques photos de la jeune fille se présentant au planton, franchissant la porte de la P. J. Puis il courut à *Tel Quel* pour tenir la patronne au courant de la marche du reportage « Sophie et le crime ».

Le commissaire Moret était penché sur les photos de Sophie Brulard trouvées chez Frank Richter. Pourtant, ces soucis familiaux ne le laissaient pas en paix.

— Et votre fille?... s'informa Bastier, qui entra. Elle l'a eu, son bébé?

— Pas encore, dit Moret. Quand on attend, c'est bougrement long! En ce moment, je ne peux plus supporter mon gendre!... Dites donc, Bastier, cette petite Sophie Brulard, qu'est-ce qu'elle a raconté au commissaire?

— Des salades, dit paisiblement Bastier. Elle l'a évidemment mené en bateau... Patron, est-ce que vous penseriez que cette petite est dans le coup?

— Je ne pense pas, dit Bastier. Ces photos ont été prises à son insu. Mais elles révèlent quand même quelque chose de bizarre. Elles ont toutes été prises dans des moments curieux : sur celle-ci, le vent soulève sa jupe. Sur celle-là, elle prend un bain de soleil en maillot... Ce type doit être un refoulé aussi tordu qu'un tire-bouchon...

Lorsqu'on introduisit Sophie dans son bureau, Moret comprit instantanément que la jeune fille était sur ses gardes. Pourquoi? Vraisemblablement parce qu'elle ne tenait pas à livrer les détails de sa nuit de dimanche au lundi. Elle prétendait avoir été déposée par son cavalier et que le jeune homme n'était pas monté chez elle... C'était évidemment faux. Si elle s'obstinait dans ce mensonge, un



Tony, menaçant, leva la main sur Sophie.

témoignage important échapperait à l'enquête. Moret essaya tout d'abord la cordialité :

— Nous vous avons dérangée, mademoiselle! Mais vous êtes journaliste, donc curieuse! Ça va vous intéresser de voir un peu travailler la P. J. Voyons! Vous êtes voisine des Richter, vous pouvez nous donner des précisions importantes. La personne qui vous accompagnait le soir du crime aura peut-être remarqué quelque chose...

— Je ne connais pas le nom de cette personne, trancha Sophie.

— Tiens, tiens! sourit Moret. Vous vous laisseriez raccompagner par des messieurs dont vous ne savez pas le nom?

— Oui, dit Sophie d'un air important, s'ils m'ont été présentés dans des endroits convenables. J'avais rencontré ce monsieur chez des amis.

— Votre logement, reprit le policier, est exactement au-dessus de celui des Richter. Est-ce que, d'habitude, vous entendiez ce qui se passait chez eux?

— Je ne vis pas l'oreille collée au plancher, répliqua Sophie.

— Je sais bien, dit Moret, que l'insolence est un des privilèges de votre profession et de votre âge, mais je vous conseille de répondre. Je ne suis pas très agréable, quand je me fâche.

Cette dernière phrase s'accompagnait d'une métamorphose complète du visage de Moret et l'on comprenait qu'en effet, dans la colère, le commissaire devait être redoutable.

— Non, balbutia Sophie... Enfin, si, quelquefois, j'entendais ce qui se passait chez les Richter. Mais je n'entendais pas les paroles. Surtout les cris...

— Ah? fit Moret avec satisfaction. Donc, on se disputait... A quel propos?

Sophie jugea que le moment était venu de diriger les soupçons sur le fameux Tony, le frère repris de justice et maître chanteur.

— A cause du frère, expliqua-t-elle. M. Richter a un beau-frère, je crois. Un sale type, qui lui réclamait de l'argent, qui le menaçait, qui menaçait aussi sa femme. Je pense que c'était un repris de justice.

— Vous n'entendiez pas les paroles, ironisa Moret, et vous savez tout ça?

Sophie se rattrapa comme elle put :

— Dans le quartier, dit-elle avec autorité, tout le monde savait ça. Il s'appelle Tony. A mon avis...

— Mon petit, coupa le policier, vous êtes ici en tant que témoin. Je ne vous demande pas de rapporter les « on-dit » du quartier. Je vous pose des questions précises, répondez avec précaution... Cette nuit, les scellés posés chez Richter ont été brisés. Vous n'avez rien entendu?

— Je n'entends que lorsqu'on crie, riposta Sophie. Il est très rare que l'on brise des scellés en criant.

Moret se leva avec vivacité.

— Vous m'agacez imperceptiblement, mademoiselle, dit-il d'un ton sec.

— Je n'ai pas le droit de vous en dire autant, répliqua Sophie du tac au tac.

— Si je suis obligé de me mêler de vos petites histoires de jeune fille, c'est qu'elles intéressent mon enquête. En elles-mêmes, elles ne m'intéressent pas. Des agents cyclistes ont témoigné qu'une auto M. G. a stationné pendant une heure devant votre porte, la nuit du crime. N'allez pas croire que je soupçonne votre visiteur. Mais, ce que vous n'avez pas vu et pas entendu, il l'a peut-être vu et entendu, lui...

— Ce jeune homme n'est pas monté chez moi, s'obstina à affirmer Sophie.

— Il est marié, ce garçon? sourit Moret. Vous avez peur qu'il ait des histoires avec sa femme?

— Ah! s'exclama Sophie. Ça, c'est drôle! C'est plutôt le type à se marier tous les trois jours!

— Alors, que craignez-vous? reprit Moret. Cette histoire de M. G. est idiote, elle gêne mon enquête. J'ai envoyé partout des avis de recherche, mais le propriétaire de la voiture 7777 B-75, M. Claude Broux, 27, rue de l'Annonciation, est parti depuis trois jours de son domicile... Vous savez peut-être où il est?

— Non, dit Sophie, qui, cette fois, ne mentait pas.

Malheureusement, cette négation, venant après tant d'autres, avait un air très équivoque. Le méfiant regard du commissaire Moret examina Sophie sans douceur.

— Bien sûr, dit le policier froidement. Et les photos? Vous étiez au courant?

— Non, affirma Sophie, agacée. Dans mon quartier, les pin-ups sont plutôt rares. Richter me photographiait parce que j'étais la moins moche, voilà tout.

— Oui! dit Moret ironiquement. Résumons donc l'affaire : vous n'avez rien vu, rien entendu, et, le peu que vous savez, vous l'avez oublié, c'est bien ça? Vous persistez à vouloir garder pour vous vos petits secrets... Mais, pour nous, cela a un autre aspect : vous vous rendez coupable de non-dénonciation de malfaiteur... Il est l'heure de déjeuner. Je m'en vais. Vous allez rester ici. Je vous laisse le temps de mesurer la gravité des risques que vous prenez. Je vous reverrai tout à l'heure... Ah! je vais vous faire envoyer un sandwich et du café.

— Vous n'avez pas le droit de me garder ici! s'écria Sophie.

— Je le peux, durant vingt-quatre heures. Au delà, il faudrait vous mettre en état d'arrestation... Réfléchissez bien à tout cela. Au revoir.

Frank Richter, affamé, se résolut à entrer dans une minable boutique enfumée où l'on débitait des saucisses et des frites. Il posa sur le

(Suite page 10)

Avec ferveur, Frank balsa la main de Sophie.



DÉSIRÉE

Réalisation de Henry KOSTER. Scénario de Daniel TARADASH

d'après un roman d'Anne-Marie SELINKO, avec :

Napoléon Marlon BRANDO
 Désirée Jean SIMONON
 Joséphine Marie OBERON
 Bernadotte Michael RENNIE
 Joseph Bonaparte MICHELL
 Julie Elisabeth SELLANS

Production 20th CENTURY-FOX, en Cinémascope et en couleurs.



1 Fille d'un riche marchand de tissus marseillais, Désirée Cléry était destinée à épouser le fils d'un riche bourgeois. Mais elle a été mariée de force à un jeune soldat, Napoléon Bonaparte, qui n'a que dix-sept ans, et qui est devenu empereur. Désirée, qui ne veut pas de son mari, se réfugie dans la vieillesse de son père. Elle se fait épouser par son frère, Joseph Bonaparte, et se réfugie dans la vieillesse de son père. Elle se fait épouser par son frère, Joseph Bonaparte, et se réfugie dans la vieillesse de son père.



2 Mais le temps passait, et Napoléon, qui était allé à Paris pour y obtenir un commandement, ne donnait plus signe de vie. Le bruit revint à Désirée que son général fréquentait assidûment les salons de Mme Tallien. La jeune fille décida d'aller à Paris et elle voulut pénétrer chez les Tallien, qui donnaient justement une réception. La jeune fille s'interposa : « Mademoiselle est avec moi », prétendit le général Bernadotte en offrant son bras à Désirée.



3 La jeune fille franchit donc le seuil de celle qu'elle tenait pour sa rivale et elle aperçut effectivement Napoléon, assis aux côtés d'une jeune femme qu'elle reconnut pour être sa sœur. Napoléon dit à Désirée de s'asseoir à sa droite et de ne pas parler. Désirée se leva et se réfugia dans la vieillesse de son père. Elle se fait épouser par son frère, Joseph Bonaparte, et se réfugie dans la vieillesse de son père.



4 En dépit de sa bonne volonté, Désirée ne s'accoutuma point à l'austérité de la cour suédoise ; l'étiquette très rigide, dans l'immense palais, la glaçait. La mort dans l'âme, elle décida de s'éloigner momentanément de son mari et de retourner en France. « Quand ta position ici sera plus forte et que le peuple t'aura acceptée, je reviendrai dans ce pays. » Promit-elle tendrement en annonçant sa résolution à son mari. Désirée retrouva Napoléon, à qui Marie-Louise venait de donner un fils.



5 L'empereur chercha à se faire une alliée de son ex-fiancée, devenue princesse royale de Suède, mais il se heurta à un refus absolu de la part de Désirée, qui savait que Bernadotte ne consentirait jamais à épouser sa fille. Elle se réfugia dans la vieillesse de son père. Elle se fait épouser par son frère, Joseph Bonaparte, et se réfugie dans la vieillesse de son père.



6 Napoléon voulait que Désirée écrivît à son mari pour lui proposer de venir en France. Mais elle refusa. Napoléon dit à Désirée de s'asseoir à sa droite et de ne pas parler. Désirée se leva et se réfugia dans la vieillesse de son père. Elle se fait épouser par son frère, Joseph Bonaparte, et se réfugie dans la vieillesse de son père.



7 Maintenant amie intime de Joséphine, Désirée assista, le 2 décembre 1804, au sacre de Napoléon. Cinq ans plus tard, elle seule osa reconforter l'impératrice, répudiée parce qu'elle ne pouvait pas donner un héritier au trône. Déjà Napoléon se préparait à épouser la fille de son oncle, Marie-Louise d'Autriche, et à se réfugier dans la vieillesse de son père. Elle se fait épouser par son frère, Joseph Bonaparte, et se réfugie dans la vieillesse de son père.



8 L'empereur s'éleva véhémentement contre la requête de Bernadotte, qui reprochait de vouloir abandonner la nationalité française et quitter l'armée. Mais la décision du maréchal se révéla inébranlable : « Je vous ai regardé jongler avec les trônes d'Europe, déclara-t-il fermement à son interlocuteur. Je vous ai vu faire des rois et des reines de vos frères et sœurs. Leurs couronnes sont lourdes, leurs sujets les méprisent, je ne serai pas un pantin dont vous tirerez les ficelles. Si je n'ai pas d'héritier, je ne laisserai pas l'Espagne ni le climat de Naples, mais à quelque chose de bien plus précieux : un parlement libre. Il m'a choisi librement pour gouverner, je gouvernerai conformément à mes principes et à ceux de mon peuple. » Cette mise au point ulcéra Napoléon, mais finalement il dut céder.



9 Épuisée par l'émotion et le chagrin, Désirée avoua sa déconvenue à l'excellent Bernadotte, puis elle se retourna bien vite à Marseille avant de rejoindre en Italie sa sœur Julie, dont le mari était maintenant ambassadeur à Rome. Deux ans plus tard, elle fit un séjour à Paris avec le couple, invité aux réceptions de l'impératrice Joséphine. Désirée retrouva son mari, qui était devenu général. Elle se réfugia dans la vieillesse de son père. Elle se fait épouser par son frère, Joseph Bonaparte, et se réfugie dans la vieillesse de son père.



10 Napoléon et Joséphine s'étaient faits, à la connaissance du nouveau-né et de son complot avec une mission non dissimulée, le plus envieux de vos fils... avoua Joséphine à Julie. Bonaparte rentra de sa brillante et vaine expédition en Égypte et les initiés savaient qu'il méditait de prendre le pouvoir. Bernadotte, en effet, juré de la dictature, ne pouvait pas se reprocher à l'État du 18 Brumaire, déclarant que seuls les généraux pouvaient sauver la patrie et éviter la guérra pour lui proposer son amitié. En dépit des violentes discussions qui opposaient fréquemment les deux généraux, ils gardèrent l'un pour l'autre une profonde estime, et Napoléon, satisfait de conserver dans son rang un homme de la valeur de Bernadotte, lui confia un poste de conseiller d'État.

comptoir, pour régler sa dépense, l'unique billet de mille francs qu'il possédait. Lorsqu'il réclama sa monnaie, la serveuse lui répondit effrontément :

— Quelle monnaie ?
— Celle des mille francs que vous avez ramassés tout à l'heure, dit Frank, inquiet.

— J'ai ramassé mille francs ? reprit la fille. Non, sans blague ? Le coup de la monnaie, il est usé ! Je le faisais quand j'étais petite !

Il y eut des remous dans la misérable clientèle qui mangeait debout, massée autour du comptoir. Certains consommateurs prirent fait et cause pour Frank. Une fille alla jusqu'à traiter la serveuse de « gangstère » ; puis elle parla d'appeler un agent.

Appeler la police !... Frank, épouvanté par cette perspective, profita des remous pour s'éclipser.

Pendant ce temps, Sophie, malgré la longue méditation à laquelle l'avait obligée le commissaire Moret, maintenait ses précédentes déclarations. Dominant son dépit, Moret fit dactylographier la déposition de la jeune fille et, lui tendant son stylo :

— Signez... si vous vous sentez en droit de signer, dit-il sèchement.

— Pourquoi ne me sentirais-je pas le droit de signer ? riposta Sophie.

— Parce que votre déposition n'est pas complète, mademoiselle, dit le policier. Vous avez fait preuve de mauvaise volonté. Ne revenons pas là-dessus. Au-dessus de votre signature, ajoutez : *Lecture faite, persiste et signe...* C'est terminé, vous pouvez vous en aller.

Sophie se leva après avoir signé. Sur le seuil, Moret la rejoignit :

— Vous n'avez plus rien à ajouter ? demanda-t-il.
— Si !... jeta Sophie. On ne s'enfuit pas toujours parce qu'on est coupable. Richter a pu forcer les scellés cette nuit, mais ne pas avoir tué la veille. Dans l'entourage de la victime, il y a un mari honnête et un frère repris de justice...

— Le métier de témoin est de raconter, interrompit fermement Moret. Laissez-moi faire le mien, qui est d'interpréter. Au revoir, mademoiselle. Mais, si l'envie vous prend d'en dire plus long, n'hésitez pas à m'appeler : Poste 46-80. Je reste ici toujours très tard.

Mais le commissaire Moret eut beau, ce soir-là, rester très tard à son bureau, il n'eut pas de communication de Sophie. A neuf heures, Sophie se trouvait au métro Stalingrad, comme convenu avec Frank Richter ; lui aussi était à l'heure. Silencieusement, les deux étrangers amis s'éloignèrent par de petites rues pleines d'ombres. Puis Sophie raconta à Frank son interrogatoire.

— Ils m'ont posé encore des tas de questions ! acheva-t-elle en riant. Mais je n'ai rien révélé ! Je ne pensais qu'à les aiguiller sur la piste Tony.

— Il ne fallait pas ! s'écria Frank avec émotion.
— Rassurez-vous, soupira la jeune fille, ils ne m'ont pas écoutée. C'est bizarre, ils n'ont pas l'air de croire que ça puisse être lui ! Il faudrait trouver quelque chose pour les persuader, les obliger à voir clair...

— A quoi bon ? murmura Frank avec lassitude. J'ai bien la dernière lettre que Tony a écrite à Louise... Mais ce serait si nial...

— Mal ? s'exclama Sophie. Vous trouvez préférable d'être condamné à sa place ?... Que dit-il, dans cette lettre ?

— Comme toujours, dit Frank. Il lui demande l'argent et puis il la menace...

— Mais c'est parfait ! s'écria Sophie. Il n'en faut pas plus. Il faut envoyer immédiatement cette lettre à la police. Venez !

Elle entraîna Frank dans un petit bistrot et demanda avec autorité :

— Deux cafés, un timbre et de quoi écrire !
Frank sortit de sa poche la lettre de Tony.

— Parfait ! dit Sophie en la mettant sous enveloppe. Écrivez : Commissaire Moret, Brigade Criminelle, quai des Orfèvres, Paris...

Frank Richter obéit, comme s'il acceptait que son sort dépendit définitivement de Sophie Brulard. Sophie se sentait une âme

— Si tu ne te tais pas, dit Tony, j'abîmerais ta jolie figure !

de terre-neuve et de conquérant. Elle allait sauver un homme, se mesurer avec la police, avec le monde, avec le destin lui-même ! Elle exultait.

— Mademoiselle Sophie, murmura Frank, j'ai honte. Mais il faut que je vous dise : on m'a volés mille francs. La malchance...

Sophie, le matin même, avait proposé de l'argent à Richter, qui avait refusé avec force. Cette fois, il fut bien obligé d'accepter. Il remercia la jeune fille avec accablement. Sophie, triomphante, exposa la suite de son programme :

— Ce n'est pas tout : je sais aussi où vous cacher. Il ne faut plus que vous veniez rue du Haut-Pavé ni dans les environs. J'ai trouvé un endroit sûr où vous pourrez vous réfugier en attendant que tout s'arrange !

— Je ferai ce que vous voudrez, dit Frank à voix basse.

— Je l'espère bien ! répliqua fermement Sophie. Attendez un instant, je dois donner un coup de fil.

Sophie entra dans la petite cabine téléphonique et composa le numéro de la bonne M^{me} Gretchikine.

— Marraine ! dit Sophie. Je vous téléphone parce que j'ai réfléchi à votre gentille proposition. Je crois qu'en effet il vaut mieux que je vienne habiter chez vous pendant quelque temps. Je viendrai m'installer demain soir, si vous le voulez bien...

Tandis qu'elle écoutait les exclamations ravies de sa marraine, Sophie perçut de grands cris qui venaient de la rue. On entendait les sifflets des policiers, des bruits de course éperdue, des exclamations de filles apeurées... Une descente de police ! Frank, lui aussi, comprit qu'il s'agissait d'une raffe. Se levant brusquement, il avisa une petite porte dérobée et disparut. Lorsque les policiers firent irruption dans la salle du café, Frank Richter n'y était plus. Sophie se hâta de mettre fin à sa conversation téléphonique :

— Entendu, marraine, je viendrai vous dire au revoir demain sur le quai. Gare Saint-Lazare, entendu !... Non, je ne serai pas en retard. A demain ! Et encore merci !

Sophie raccrocha. Comme elle sortait de la cabine, deux policiers, qui avaient examiné les papiers des personnes présentes dans la salle du café, lui demandèrent sa carte d'identité. Elle la présenta calmement, satisfaite de constater que Richter avait pu s'éclipser à temps. Dans la rue, la raffe continuait. Les agents entassaient dans les voitures de police filles et suspects. Puis les autos partirent, les cris des filles s'éloignèrent, le calme revint. Sophie sortit dans la rue. Elle cacheta soigneusement la lettre de Tony adressée au



commissaire Moret et la jeta dans la première boîte à lettres qu'elle rencontra.

Sapi, furieux, écoutait les réponses de Claude, qu'interrogeait le commissaire Moret.

Le commissaire Moret reçut le lendemain ce document inattendu. Il appela Bastier et lui montra la lettre. Tony, interdit de séjour dans la région parisienne, était bien connu de la police. Bastier sourit :

— Tony ? Il se planque à Nanterre, en ce moment. Un indicateur me l'a encore signalé avant-hier. Il se tient peinarde, à part ça...

— Il va falloir aller le cueillir, dit Moret. Je sais bien qu'on ne fait pas toujours ce qu'on dit, mais enfin, pour une lettre de menaces, c'est une lettre de menaces !... Et si je n'ai pas l'argent demain soir, ma pauvre Louise, j'aurai un mort dans ma famille... P.-S. — N'oublie pas que tu es ma seule famille.

— C'est un rigolo ! constata calmement Bastier ; on va aller vous le cueillir, patron.

Sophie, pendant ce temps, retrouvait, dans le train de Deauville, à la gare Saint-Lazare, la bonne M^{me} Gretchikine. La brave dame remit à Sophie les clés de son appartement et partit, sereine, heureuse de constater que sa filleule consentait enfin à se mettre à l'abri.

Sophie enfouit dans son sac, comme un trésor, les clés qui allaient permettre à Frank de trouver un refuge. Puis elle téléphona à Sapi, à *Tel Quel*. Éberlué, le reporter se demanda si sa jeune amie ne devenait pas folle :

— Ce Tony, proclamait Sophie dans le téléphone, c'est l'assassin. Je suis sûre que Richter est innocent. C'est l'autre qui a tué. Il faut l'obliger à se dénoncer. Richter m'a dit où il se trouve. Le mieux, c'est qu'on y aille ensemble, voir ce Tony...

— Tu es folle ! clama Sapi. C'est du ressort de la police, ne te mêle pas de ça !... Tu as tout ce qu'il faut maintenant pour faire ton papier ; ça suffit, reste tranquille...

— Bon ! riposta Sophie. Puisque tu ne veux pas m'accompagner, j'irai seule !



— Sophie!... hurla Sapi. Je t'interdis, tu entends, je t'interdis!... Sophie!...

Mais Sophie avait raccroché.

Et Sophie alla seule à Nanterre. L'aspect incroyablement sordide du « garni » dans lequel s'était réfugié le frère de Louise avait de quoi décourager les meilleures volontés. Mais Sophie se sentait capable d'affronter tous les périls et tous les monstres de la Terre.

M. Tony partageait, avec deux ou trois autres épaves, une chambre qui battait tous les records possibles de tristesse et de malpropreté.

— Je viens de la part de Frank Richter, dit Sophie sans hésiter.

— De quoi?... grogna Tony. Qu'est-ce qu'il me veut, ce paumé?

— J'étais dans l'escalier, dimanche soir! prétendit Sophie bravement. Je sais que vous avez tué votre sœur... Je le sais et je le dirai!

— Ça, alors! s'écria Tony. Tu n'as pourtant pas une gueule à faire chanter un bonhomme, ma fille!... Alors, qu'est-ce que ça veut dire, ton baratin?

— Mais c'est dans votre intérêt! proclama Sophie. Votre seule chance, c'est de vous livrer à la police...

Cette fois, Tony éclata de rire. Mais son rire se figea lorsque le patron du garni, apparaissant, annonça que l'inspecteur Bastier, flanqué d'une voiture de police, attendait M. Tony en bas. Tony marcha vers Sophie, la contempla longuement, leva la main pour la gifler. Mais il ne frappa pas et se contenta de grommeler, avant de sortir :

— Toi, la même, on se reverra!...

Sophie avait tout de même le cœur battant lorsqu'elle quitta Nanterre. Quelques instants plus tard, elle arriva à *Tel Quel*, où Sapi l'accueillit avec soulagement, les camarades avec considération, et M^{me} Gontcharoff avec satisfaction.

— Tu ne t'es pas mal débrouillée! déclara la patronne lorsque Sophie eut fait le récit de ses aventures. Ça peut faire un bon reportage. Ça vaut même une double page. Sapinaud, je veux un portrait de l'assassin...

— Bien, acquiesça Sapi. Je ferai un saut à la P. J. tout à l'heure pour traiter le Tony.

— Je veux aussi des photos de Sophie avec son innocent, décréta la patronne. Espérons qu'il se manifestera bientôt. Sans lui, le reportage ne tient pas debout... Tu entends, Sophie? Retrouve-moi ton Frank Richter!



Sophie court rejoindre Frank chez M^{me} Gretchikine.

Sophie ne demandait pas mieux. Mais où était Frank?

— Je suis inquiète, confia Sophie à Sapi. Il ne me téléphone pas. Que lui est-il arrivé? Hier soir, il était si épuisé, si misérable...

Sapi répondit par un regard noir de jalousie. A ses yeux, l'ahurissante sollicitude de Sophie pour Richter n'avait qu'une explication : la jeune fille, sans même s'en rendre compte, s'était éprise de l'homme traqué... Le reporter partit pour la P. J. de très mauvais humeur.

Interrogé par Moret et Bastier, Tony, au même moment, se débattait comme un beau diable :

— Non, je n'ai pas tué Louise!... Pourquoi que j'aurais tué Louise? Je l'aimais, moi, ma sœur!... Je sais bien que j'ai tort de crecher dans le département de la Seine, puisque j'y ai pas droit, mais, pour un vieux Parigot comme moi, c'est trop dur!... C'est tout ce qu'on peut me reprocher, monsieur le commissaire!... Ma lettre? Qu'est-ce que ça prouve? J'ai écrit ça, mais j'avais pas l'intention de le faire!

Là-dessus, Tony alignait des alibis interminables : le lundi soir, jour du bris de scellés, il n'avait pas quitté sa « piaule », où il veillait son copain le Bosco, malade à mourir. Quant au dimanche soir, jour du crime, il l'avait passé à jouer et à boire avec des personnes peu recommandables, mais douées de mémoire et qui pourraient en témoigner :

— J'étais au Petit-Drille, monsieur le commissaire! Tous les copains ont pu me voir en train d'écluser... Même que je me suis disputé avec le grand Paul parce qu'il trichait au 421 !... Je suis rentré me pieuter vers les deux heures, même qu'il a fallu que les deux Peretti me ramènent parce que j'étais un peu bu...

— Ne te fatigue pas, dit calmement Moret. Laisse-nous vérifier tout ça.

Et, là-dessus, le commissaire Moret perdit son calme : le téléphone

sonna. Son gendre, au bout du fil, lui annonçait la naissance d'un garçon. Le nouveau-né porterait le nom de Jérôme, comme son grand-père.

— Que c'est gentil! soupira Moret en raccrochant. Il l'appellera Jérôme, comme moi. Ah! j'ai un gendre exquis!

Décidément, la soirée était vouée au bonheur : Tony, quelques instants plus tard, eut la joie d'être relâché. Tous ses alibis étaient irréprochables.

Sophie, rentrant chez elle, longeait la Seine lorsqu'elle vit soudain Frank Richter.

— Ça fait deux heures que je vous guette, murmura-t-il. Je n'ai pas osé téléphoner au journal... Descendons sur la berge, nous serons plus tranquilles.

Sophie, tout à la joie de retrouver son protégé, lui annonça l'arrestation de Tony.

— C'est merveilleux! dit-elle. Dans un instant, il aura avoué et vous n'aurez plus rien à craindre!

— Il n'avouera pas! soupira Frank. Vous ne connaissez pas Tony!

— Si! sourit triomphalement Sophie. Je suis allée le voir!

— Vous? balbutia Frank. Vous êtes allée... vous avez risqué ça... Pour moi?

Il s'empara de la main de Sophie, la baisa avec une ferveur désolée.

— Hélas! reprit-il. Tony aura dix, vingt témoins pour confirmer ses alibis. Dans ce milieu, ils se tiennent tous. Et c'est moi qu'on arrêtera...

— Mais non! s'écria Sophie. Comment avez-vous échappé à la rafle, hier soir?

— Je me suis caché dans une cour, dit Frank. Et puis j'ai échoué à l'Armée du Salut.

— Hier soir, reprit la jeune fille, je vous avais promis de vous cacher. Voilà les clefs; c'est au 130, boulevard Exelmans, 6^e étage. Personne n'ira vous chercher là... Moi, je vais passer chez moi... Installez-vous, puis j'irai vous rejoindre à l'heure du dîner. A tout de suite...

Elle glissa dans la main de Frank les clefs de M^{me} Gretchikine et s'en fut vers la rue du Haut-Pavé.

Sophie achevait un petit travail de repassage avant d'aller rejoindre Frank lorsque la porte, soudain, tourna sur ses gonds sans qu'on eût frappé : sidérée, Sophie vit entrer Tony.

— Je sais bien, proféra le frère de Louise, que toutes les femmes sont folles; mais toi, alors, tu bats le record!... Dire que, tous mes ennuis, je les dois à cette petite gueule! T'as pourtant l'air d'une bonne mignonne! Alors, pourquoi que tu me fais toutes ces vacheries? Mais faudrait voir à arrêter ça, ou bien je pourrais te la détériorer, moi, ta jolie petite gueule!

D'un geste menaçant, il saisit la jeune fille par le bras.

— Et tu vis seule, hein? Pas d'homme pour te défendre!

— Je me défends très bien toute seule, jeta Sophie rageusement. Tony lâcha la jeune fille et haussa les épaules.

— Parole, murmura-t-il d'un air déconcerté, t'es une drôle de fille. On ne se connaît pas; alors, qu'est-ce que t'as après moi?

Sophie ne répondit pas. Le regard de Tony l'examinait méthodiquement. Soudain, il éclata :

— Ça y est, j'y suis! Vous êtes mordue pour le beau blond et vous essayez de me mouiller pour lui sauver la mise!... Pauvre mignonne, je vais sans doute perdre mon temps, mais laissez-moi quand même vous éclairer : il n'en vaut pas la peine, parole d'homme!

Tony eut un petit rire entendu, esquissa un geste fataliste et sortit. Sophie se hâta de s'habiller pour aller retrouver Frank. Richter avait raison : Tony avait su faire valoir ses alibis; la police l'avait relâché; il fallait s'organiser pour tenter de le confondre...

Comme Sophie traversait la rue, l'obligeant M. Léon, patron du petit Comptoir Bois et Charbon voisin, la héra :

— Mademoiselle Sophie! On vient de téléphoner pour vous... C'est un certain Claude Broux. Il vous demande de le rappeler au bar Whisky à Gogo.

Sophie appela Whisky à Gogo. Elle eut aussitôt, au bout du fil, Claude Broux, qui semblait ravi :

— Sophie! J'aimerais tellement vous voir! Je m'excuse pour lundi soir, mais les affaires... Vous venez me rejoindre?

Sophie objecta qu'elle n'avait pas le temps. Claude semblait ignorer le crime de la rue du Haut-Pavé. Sophie le lui raconta.

— C'est stupéfiant! s'écria Claude. Je ne savais rien. J'ai roulé pendant trois jours, sans lire les journaux... Mais alors, Sophie, c'est votre assassin que j'ai rencontré dans l'escalier, en sortant de chez vous! Il descendait quatre à quatre, il ne m'a même pas vu...

— Quoi?... hurla Sophie. Vous avez vu l'assassin? Vous pourriez le reconnaître?

— Oh! certainement, répondit Claude. Il a une tête très caractéristique.

Sophie trépignait d'allégresse. Claude avait vu l'assassin! Le témoignage de Claude allait confondre Tony, innocenter Frank!

— Claude! s'écria Sophie. Venez vite, j'ai absolument besoin de vous! Je vous attends!

— D'accord! répondit Claude. Je me libère et j'arrive!

Hélas! lorsqu'il sortit de Whisky à Gogo, il trouva deux policiers en contemplation devant sa voiture qui stationnait devant le bar. La fameuse M. G. n° 7777 ne passait pas inaperçue et le commissaire Moret n'avait pas renoncé à retrouver son propriétaire. Les deux policiers prièrent Claude de les suivre. Et Claude ne fut pas dirigé vers la rue du Haut-Pavé, mais vers le quai des Orfèvres.

Lorsque Sapi arriva à la P. J., Tony n'y était plus.

— Eh oui! lui expliqua Bastier. Tous ses alibis sont impeccables : vérifiables et vérifiés!

Là-dessus apparut le commissaire Moret, très satisfait : on lui amenait le fameux Claude Broux, le propriétaire de la M. G. 7777! Claude, tout d'abord, prit la chose d'un peu haut : on le dérangeait;

il avait un rendez-vous... Puis, comprenant qu'il était le témoin n° 1 d'une affaire criminelle, il répondit de meilleure grâce.

— Vous êtes monté, dimanche, vers minuit et demi, chez M^{lle} Sophie Brulard, dit le commissaire Moret. A la même heure, au-dessous de la chambre de M^{lle} Brulard, on assassinait une femme... Vous n'avez rien entendu, rien vu qui puisse se rapporter à ce crime ?

Il fallut faire taire Sapinaud qui, lui, voyait les choses sous un angle strictement personnel : Sophie avait reçu Claude chez elle en pleine nuit. Pour le pauvre photographe amoureux, c'était la fin d'un monde ! Enfin, Claude put faire sa déposition :

— Dans l'escalier, je me suis arrêté pour rattacher mon lacet de soulier. C'est alors que quelqu'un est descendu en courant. C'était un homme, l'air hagard. Il m'a frôlé et ne m'a même pas vu...

— Vous avez revu M^{lle} Brulard depuis cette soirée ? reprit Moret.

— Non, répondit Claude, au grand soulagement de Sapi. Mais elle vient de me téléphoner. Elle m'a mis au courant de cette histoire de meurtre. Comme je lui disais que j'avais probablement rencontré l'assassin, elle m'a demandé si je pensais pouvoir le reconnaître. Elle semblait trouver cela très important...

— Et, interrompit Moret, vous pourriez le reconnaître ?

— Oh ! certainement ! dit Claude.

Sans mot dire, Moret ouvrit un tiroir et posa deux documents sous les yeux de Claude : la photo anthropométrique de Tony et la photo de mariage des Richter.

— Lequel ? demanda fiévreusement le policier.

Sans hésiter, le doigt soigné de Claude Broux se posa sur le visage de Frank Richter :

— Le voilà !... dit Claude.

Sa déclaration déclencha des réactions diverses, mais qui, toutes, se traduisaient par un mouvement vers la porte.

— Et Sophie qui est à sa recherche !... gémit Sapi.

— Je n'en doute pas ! grogna Moret. J'aurais dû suivre ma première idée et la faire filer... Ah ! ces petites filles qui jouent les don Quichotte !... Allez, en route ! Nous allons chez M^{lle} Brulard. Et vite !

Hélas ! Sophie avait perdu patience et n'avait pas attendu Claude. En arrivant rue du Haut-Pavé, les policiers, flanqués de Sapi et de Claude, constatèrent que la jeune fille n'était plus là. Mais elle avait laissé un message adressé à Claude Broux : *Ne perdez pas une minute, venez me rejoindre au 130, boulevard Exelmans, chez M^{me} Gretchikine. J'ai besoin de vous pour disculper un innocent.*

— Un innocent ! hurla Sapi. Mais alors elle est là-bas, avec ce Richter...

— Évidemment ! gémit Moret. En plein dans la gueule du loup !... Ah ! ces ingénues !... Ne perdons pas de temps ; en route !

* * *

Chez M^{me} Gretchikine, Sophie trouva Frank qui allait et venait dans l'appartement, pâle et l'air égaré. Gaiement, la jeune fille s'affaira à la préparation d'un petit repas froid, avec des provisions qu'elle avait apportées. Frank la considéra avec une sorte de désespoir. Puis il s'approcha de la fenêtre et contempla la nuit qui tombait.

— Que regardez-vous ? dit Sophie. Il n'y a que le ciel à voir.

— Mais, sous le ciel, je sais qu'il y a le bois, murmura Richter. Ça me rappelle les forêts de mon pays.

— D'où êtes-vous ? sourit Sophie en mettant le couvert.

— Oh ! dit Frank avec accablement. Qu'importe, c'est si loin ! J'aurais dû passer toute ma vie dans la forêt, seul, et ne jamais rencontrer Louise. Tout à l'heure, en vous attendant, j'ai eu envie de partir, de disparaître. Si j'avais eu de l'argent, je serais parti...

Il se tourna brusquement vers Sophie et la regarda intensément.

— Et puis non, murmura-t-il, je me trompe... Je ne serais pas parti.

— C'est à toi que j'ai pensé tout le temps !... murmura Sophie à Sapi.

— Venez manger ! dit gentiment Sophie. Je ne voudrais pas vous couper l'appétit, mais j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer : ils ont relâché Tony...

Vous aviez raison, il est malin, très malin. Mais toute sa malice sera inutile : j'ai trouvé le témoin !

— Quel témoin ?... dit Frank avec effort. Il y a un témoin ?

— Mais oui ! expliqua joyeusement la jeune fille. Il y avait un homme dans l'escalier quand Tony est sorti après avoir tué votre femme. Ce monsieur m'avait raccompagné chez moi. Quand il est redescendu, l'assassin est passé à côté de lui à toute vitesse... Mais lui l'a très bien vu, l'assassin ! Il le reconnaîtrait au premier coup d'œil !... Alors, ce monsieur va venir ici. Il constatera que ce n'est pas vous qu'il a vu. C'est merveilleux, hein ?... Alors, on prendra sa voiture, on filera tous les trois quai des Orfèvres. Ce monsieur déclarera que ce n'est pas vous l'inconnu de l'escalier. Et, par conséquent, que c'est bien Tony l'assassin, malgré tous ses alibis...

Sophie, bien qu'elle fût lancée à toute vitesse dans sa belle histoire, prit soudain conscience du silence étrange de Frank. Elle se tourna vers son protégé et vit un visage décomposé, dont les lèvres tremblaient, dont les yeux, énormes, fixes, exprimaient une hébété-tude proche de la folie, une terreur animale... Elle se tut. Le silence dura, poignant, insupportable. Puis Sophie tenta de murmurer :

— Vous n'êtes pas bien ? Vous... voulez prendre l'air en bas ?

— Non, proféra Frank avec un sourire affreux. Dès que je serai sorti, vous allez crier. Vous avez compris...

En effet, Sophie avait compris. Compris qu'elle était en face d'un criminel, d'un meurtrier à demi fou. Compris que Louise était une bonne fille épaisse et sans méchanceté, Tony un petit voyou assez anodin, et que Frank Richter avait tué sa femme... D'ailleurs, il n'avait plus l'intention de le cacher :

— Pourquoi êtes-vous venue habiter rue du Haut-Pavé ? poursuivit Frank d'une voix rauque. A cause de vous, j'ai détesté Louise. Pourtant, je l'avais voulue, autrefois. Elle m'avait si bien soigné, à l'hôpital... Une méningite. On a cru que je ne m'en tirerais pas, ou alors que je deviendrais fou. En ce temps-là, elle était fraîche...

» Ces derniers jours, je ne la regardais même plus. Vous venez de rentrer de vacances, toute bronzée... Je vous suivais... Un jour, je vous ai suivie à la piscine. Sans me faire voir, je vous ai photographiée... Tout ce dimanche-là, je n'ai pensé qu'à vous. Je pensais à vous quand j'ai tué Louise... Ce dimanche-là, j'avais horreur d'elle, plus que jamais. Elle était la vulgarité, la déchéance. Vous, la fraîcheur, le raffinement, la beauté...

» Ma conversation avec Tony, chez Mario... Je vous ai dit la vérité, jusqu'au moment où nous sommes sortis du bistrot. J'avais beaucoup bu, j'étais dans l'état où l'on n'accepte plus. Je vous ai dit que je lui avais rendu son couteau. Ce n'est pas vrai, je l'ai gardé. Et ce n'est pas lui qui est parti pour chercher des cigarettes, c'est moi... Je suis rentré chez moi. Je n'avais pas l'intention de tuer Louise, mais je voulais la battre, la traîner jusqu'à son frère, leur jeter l'argent à la figure, me débarrasser d'eux, leur dire : « C'est fini, je ne veux plus vous revoir ! » Mais, quand je suis entré... Louise était déshabillée... Je n'ai pas pu supporter son regard, son sourire... Au-dessus de ma tête, j'entendais votre pas, mêlé à un autre pas, un pas d'homme... Louise a voulu me donner un baiser ; ce n'était pas ce baiser que je voulais... Je l'ai tuée presque sans m'en rendre compte, avec le couteau de Tony... »

Pétrifiée, les yeux agrandis, Sophie mesurait l'horreur de son aventure : sa crédulité, son exaltation l'avaient mise à la merci d'un obsédé, d'un fou criminel... D'un pauvre petit regard apeuré, elle tenta de le supplier. Mais, déjà, il se jetait sur elle :

— Au point où j'en suis, je peux tout, hein ?... dit-il en haletant.

Elle se débattit avec désespoir.

— Sophie !... Sophie !... cria sur le palier la voix de Sapi.

Le reporter, aidé de Moret et de Bastier, cherchait à ébranler la porte d'entrée de l'appartement. Sophie hurla, afin d'être entendue de ces sauveteurs sur lesquels elle ne comptait plus. Puis elle se tut : Frank Richter, de ses puissantes mains, tentait de l'étrangler...

Enfin, la porte céda sous les efforts des policiers et du reporter. Les voyant faire irruption dans l'appartement, Frank lâcha Sophie et s'empara d'une lourde potiche qu'il jeta dans leur direction. La potiche se brisa sur le front de Sapi, qui s'affaissa. Mais il lutta contre l'évanouissement et s'agenouilla auprès de Sophie, elle-même presque inconsciente.

— Sophie... Sophie... balbutia Sapi en se penchant amoureusement sur la jeune fille.

— Vite ! cria le commissaire Moret. Il se sauve par le service !

En effet, Frank Richter, passant par l'escalier de service, cherchait à échapper aux policiers.

Mais ceux-ci, après une poursuite mouvementée, le rejoignirent. Menottes aux poignets, l'assassin de Louise fut amené devant Claude Broux, qui attendait dans la rue, avec les agents.

— C'est lui ? demanda le commissaire Moret.

— Oui, affirma le témoin n° 1.

Les agents emmenèrent l'assassin, tandis que le commissaire Moret allumait une cigarette. Pour la Brigade criminelle, l'affaire de la rue du Haut-Pavé était terminée.

Mais, pour Sapi, elle ne l'était pas. Tandis que Sophie, tout à fait revenue à elle, pensait le front blessé du jeune homme, celui-ci grondait :

— Tu es complètement inconsciente ! Ça ne peut plus durer ! Tu es un danger public !... Un type te voit ; du coup, il tue sa femme. Tu lui trouves une bonne tête ; tu le caches pendant trois jours avec toute la police à tes trousses ! Tu vas insulter un apache à domicile ; tu te fais étrangler et moi je reçois des potiches sur la tête !... Non, c'est pas une vie !

— Mon vieux Sapi... murmura tendrement Sophie.

— Je me prénomme Ernest ! trancha Sapi.

— Mon petit Ernest, reprit Sophie, pendant qu'il m'étranglait, je ne pensais qu'à une seule personne... A toi... C'est drôle, hein ?

Lorsque Sophie et Sapi redescendirent, les voitures de police s'éloignaient. Il n'y avait plus, boulevard Exelmans, que Claude Broux. Mais, intelligemment, Claude Broux s'effaça et entra seul, laissant à Sophie la présence de Sapi.

Sophie en avait fini avec le crime. Il lui restait à découvrir ce qui charme plus sûrement les filles de son âge : l'amour...

FIN



LES AMOURS DE NOS VEDETTES

Magali de VENDEUIL

et sa jeunesse comblée

Être jeune, jolie, aimée et déjà connue dans le métier le plus attirant, ce n'est plus tellement rare, mais cela est très appréciable. Magali de Vendeuil goûte le destin qui fait d'elle une jeune femme privilégiée.

ELLE, AVEC LUI

- Je suis mariée à un comédien. Magali de Vendeuil est mon nom de jeune fille.
- Qui est votre mari ?
- Bernard Noël. Nous sommes mariés depuis cinq ans déjà. Nous nous sommes connus au Conservatoire.
- Où êtes-vous née ?
- Dans le Gard. Près de Nîmes. J'ai fait mes études jusqu'au bachot.
- Qui vous a guidée jusqu'à la Comédie-Française ?
- Renée Faure et Georges Chamarat.
- Combien de films avez-vous tournés ?
- Cinq : *Drôle de Noce*, *Procès au Vatican*, *Les Belles de Nuit*...
- Magali de Vendeuil, qui veut être exacte, cherche un instant dans son passé :
- Attendez... prie-t-elle, j'ai été malade, je suis entrée en clinique, puis je suis allée dans ma famille, dans le Limousin... Près de deux ans d'absence !
- C'était donc si grave ?
- Je ne suis revenue que ce printemps-ci, pour tourner : *Plus de whisky pour Callaghan* et *Une Fille épatainte*.
- Et pour le « Français » aussi, j'imagine ?
- Bien sûr ! s'exclame-t-elle. Je joue à la Comédie-Française les ingénues. Actuellement, j'interprète *Le Jeu de l'Amour et du Hasard*, rôle de Lisette... Ces rôles d'ingénues et d'amoureuses sont pour moi un délicieux divertissement.
- Et Bernard Noël ?

Un joli portrait de Magali de VENDEUIL

(Photo Nisak)



— Il a vingt-huit ans. Nous nous sommes rencontrés chez Georges Le Roy. Nous avons des goûts communs pour la musique, la campagne et la solitude à deux... Il a créé *L'Héritière*, avec Michèle Alfa, et a tourné dans *Nez-de-Cuir*... Mais nous nous désolons parce que nous n'avons pas d'appartement !...

— Vous avez encore vos parents ?

— Heureusement, oui !

Mon père, qui fait des recherches en laboratoire, ma mère et un frère.

— Vous n'avez plus grand-chose à désirer, dis-je, faisant allusion à la vie, riche en joies humaines, de la charmante Magali de Vendeuil.

— Oh ! si, réplique-t-elle, une maison avec un grand jardin pour loger des enfants, et aussi des chats et des chiens.

— Que votre souhait s'accomplisse !

ELLE, SEULE

— Comment êtes-vous, vous toute seule... Sportive ?

— J'ai une 4 CV, j'aime beaucoup conduire. Je nage. J'aime intensément la mer. J'aime les choses simples, naturelles, mais je suis coquette.

— Avez-vous fait de grands voyages ?

— Avec la Comédie-Française, je suis allée en Belgique et à Londres, pour le couronnement de la Reine.

— Quels acteurs vous accompagnaient ?

— Gérard Philipe et Martine Carol. La Reine présida la répétition générale et, dans l'après-midi, l'ambassadeur de France, M. Massigli, avait réglé les détails protocolaires de la réception.

— Étiez-vous émue ?

— Terriblement...

— Comment avez-vous trouvé la Reine ?

— Elle est plus jolie au naturel que sur les photographies, car elle a un jeu de couleurs : ses yeux très bleus, ses cheveux châtain doré, et sa carnation, qui la rend éclatante. Elle a beaucoup de rayonnement. Le duc est très beau, il a de la classe. La princesse Margaret était malade. En février, je ne suis restée que trois jours, mais, dernièrement, je suis retournée à Londres pour y jouer *Tartuffe* et, à cette occasion, j'ai fait la connaissance de Laurence Olivier, qui est extrêmement sympathique.

— Sa femme, Vivien Leigh, était avec lui ?

— Non. Mais, en d'autres pays, j'ai connu d'autres personnages qui viennent de défrayer l'actualité.

— Lesquels, par exemple ?

— Le Président Peron, entre tous.

— Vous l'avez approché ?

— Nous avons fait un très long voyage en Amérique du Sud, en Uruguay, en Argentine, où Peron nous a prêté son avion personnel pour visiter l'Argentine par le ciel. Il nous a fait recevoir royalement à Buenos-Aires, à la Maison Rose.

— Que pourriez-vous souhaiter encore, outre la grande maison et les enfants ?

— Un rôle qui me changerait un peu. J'aimerais jouer du moderne plus souvent.

— Vous avez le cinéma...

— Certes, mais je trouve plus passionnant de jouer devant le public.

Magali de Vendeuil, avec sa grâce juvénile et un sourire charmant, dédicace sa photographie.

— Vous disiez que vous étiez coquette. Avez-vous vu les collections ?

— Je n'ai pas eu le temps. Je le regrette, croyez-le. Je retiens, dans la mode, ce qui me convient le mieux. J'ai une prédilection pour la couleur rouge, un penchant très prononcé pour le noir. J'ai eu le temps d'apercevoir, dans les vitrines de la haute mode, les nouvelles toques, très amusantes.

La jeune femme se poudre, fait la moue et, tristement :

— D'ailleurs, où pourrais-je mettre ces merveilleuses robes de collections. Nous avons dû nous installer dans un hôtel-pension de famille... Une collection de belles toilettes exige une garde-robe, beaucoup de place.

— Vous vous rattrapez au théâtre !

— La richesse des costumes, la variété et la poésie des décors sont bien pour quelque chose dans l'amour que nous portons à cette Maison de Molière, dont le passé est plein de guides illustres et où le présent nous donne des camaraderies appréciables.

— Cela, c'est vous toute seule. Maintenant, rejoignez Bernard Noël et dites-nous où vous allez, tous les deux, lorsque vous partez en vacances ?

— A la campagne, respirer le bon air, marcher dans les champs, entre la route et le ciel ; c'est ainsi que nous apprenons nos rôles, dans cette solitude où personne ne nous distrait...

Magali de Vendeuil a remis son poudrier dans son sac, elle est sur le point de partir ; elle conclut :

— Mais, malgré tout, je préfère la mer. Pour le plaisir total, pour les vraies vacances, rien ne vaut une plage de sable fin et chaud et cette paresse qui nous envahit...

Confidence recueillie

par

PAULE CORDAY-MARGUY.

★ Entre nous ★

(Suite de la page 2)

DANIÈLE. — Lisez l'avis souvent publié en page 2. La participation au courrier est gratuite. Pourquoi ne m'enverriez-vous pas, pour essayer de vous procurer le n° 57, une petite annonce comme celles que nous publions souvent à la fin de ce courrier ? Les partenaires de Gary Cooper dans *L'Odyssée du Dr Wassel* étaient : Laraine Day (Madeleine), Signe Hasso (Bettina), Dennis O'Keefe (Hopkins), Carol Thurston (Tremartini). — Pour Richard Ney, voyez ma réponse à **BOIS DE CHAVILLE.** — Pseudo court, s. v. p.

LE LUTIN. — *Le Tigre Akbar*, dont je n'ai pas connaissance, est probablement une de ces productions de troisième ordre qu'on se garde bien de présenter à la presse... Mes regrets ! — Le décal est le même pour tout le monde, hélas ! Je vous souhaite de la patience, car le courrier, en ce moment, est fort embouteillé...

A. MOUREY. — Renseignements sur les Cours d'Art dramatique et le Conservatoire souvent donnés ici. Mais vous n'habitez pas Paris, et vous n'ignorez pas que c'est à Paris que se font les premiers pas (et les suivants aussi) dans la carrière d'acteur...

GEORGETTE. — Je ne donne pas d'adresses d'artistes. Lisez l'avis de la page 2. — *Le Tigre de Colombo* et *La Prisonnière du Maharaja* ont paru dans l'Est et dans le Midi, mais non à Paris. Je suis donc au regret de ne pouvoir vous renseigner...

REFIKO. — Envoyez-nous des coupons-réponse qui nous permettent d'affranchir convenablement les lettres que vous destinez aux artistes. L'essentiel, puisque vous n'habitez pas la métropole, est que vous évitiez de nous envoyer des timbres de votre région, que nous ne pourrions utiliser.

JEAN-LOUIS CAVALADE. — Ces deux numéros par semaine que vous souhaitez posent des problèmes commerciaux que vous ne soupçonnez pas. Il n'est pas question, hélas ! de réaliser ce vœu pour le moment. Une tentative de ce genre faite dernièrement par un confrère n'a d'ailleurs pas réussi... — Principaux interprètes de *Trafic à Saïgon* (1948) : Alan Ladd (Laurent Briggs), Veronica Lake (Suzanne Cleaver), Douglas Dick (Michel Perry), Wally Cassel (Rocco), Morris Carnowsky (le traquant Alex Maris).

FRÉDÉRIQUE. — Pour ce renseignement concernant *Le Château de verre*, écrivez à Franco London Film, 114, Champs-Élysées, Paris-8^e. — Fort bien. Votre expérience prouve que Giovanna Galetti ne répond pas. Pourquoi insister ? La cause me paraît entendue... Je n'ai aucun autre moyen de la joindre. Aucune photo de cette actrice n'est en vente à Paris. Je n'ai aucun renseignement sur elle ; peut-être Unitalia Film (76, Champs-Élysées, Paris-8^e) pourra-t-il vous en donner...

POUR EUX DEUX. — Liste des films de Philippe Lemaire donnée et redonnée. La passion de certains lecteurs pour les énumérations interminables — et parfois antédiluviennes — me plonge dans la consternation... — Philippe Lemaire épousa Nicole Rimbaud en 1950. Ils se séparèrent en 1951. Il épousa, en 1953, Juliette Greco, de laquelle il divorce maintenant.

MIRELLA MILIA. — Vous me posez, en somme, une centaine de questions, soigneusement sérieuses de façon à avoir l'air de n'en former que trois ! Dommage que « Mon Film » ne soit pas le *Botin*... — Principaux interprètes de *Sombrero* : Ricardo Montalban (Pepe Gonzalez), Pier Angeli (Eugenia Calderon), Vittorio Gassmann (Alejandro Castillo), Yvonne de Carlo (Maria), Cyd Charisse (Nina), José Greco (José) et Rick Jason (Pedro). — Principaux interprètes de *Amour en croisière* (1948) : Jane Powell (Polly), George Brent (commandant Bradford) et Frances Gifford (Laura). — Pour *Les Quatre Filles du Dr March*, voyez notre n° 223 consacré à ce film.

CAMÉLIA ROSE. — Robert Wagner est célibataire, né à Detroit (Michigan, U. S. A.) le 10 février 1930. Liste de ses films donnée souvent ici, et redonnée récemment. — Richard Burton est né le 10 novembre 1925.

TONIO MORENO. — Nous avons vu l'artiste mexicaine Ninon Sevilla dans : *Quartier interdit*, *Disparue* (Lairo), *La Danseuse de Mexico*, *Femmes interdites*, *La Professionnelle*, *Rita fille ardente*.

ANNICK GUISTI. — Luis Mariano a tourné : *Histoire de chanter*, *Cargaison clandestine*, *Fandango*, *Je n'aime que toi*, *La Valse des beaux jours*, *Pas de week-end pour notre amour*, *Andalousie*, *Rendez-vous à Grenade*, *Paris chante toujours*, *Violettes impériales*, *La Belle de Cadix*, *La Route du bonheur*, *L'Aventurier de Séville*, *Napoléon*, *Le Tsarévitch*, *Quatre jours à Paris*. Son interview a paru dans nos n° 20, 194 377 et 484.

MISS DEUX-SÈVRES. — Mila Parely, née à Paris le 7 octobre 1917, est mariée à un Anglais depuis 1947 et se fait rare sur les écrans. Nous la reverrons pourtant dans *Frou-Frou*. — Dany Carrel est née en 1936. Célibataire. — Claudine Dupuis est née le 1^{er} mai 1926. Mariée au producteur de films Rode.

MICHELLE DANIELLE. — C'est, comme on dit, « au petit bonheur la chance ». Il suffit que le metteur en scène auquel vous vous adressez ait besoin de deux fillettes jumelles pour son prochain film. Il se peut fort qu'il n'ait besoin de rien de semblable, auquel cas votre démarche aura été inutile. Mais qui ne risque rien n'a

La Belle et la Bête — Gina LOLLOBRIGIDA dans Pain, Amour et Jalousie



rien. Ce cas s'est d'ailleurs produit dernièrement pour *Papa, maman, ma femme et moi*. Donc, bonne chance !

MARCELLE DE MON CŒUR. — La chanson d'*Écrit dans le ciel* s'appelle, en France, *Tant que je vivrais seul*. Je ne vous en parle que parce qu'elle est fort connue, la chanson n'étant pas de son ressort. — Quant à la chanson d'*Aventure à deux*, j'en ignore tout. Adressez-vous à la firme Warner Bros. (service musical), 5, avenue Velasquez, Paris-17^e.

SUR LES QUAIS. — Charles Chaplin est né le 16 avril 1889. — Fernand Ledoux, le 24 janvier 1897. — Dora Doll, le 19 mai 1922. — Henri Vilbert, le 6 avril 1904. — Charles Vanel, le 21 août 1892.

UN JOUR PEUT-ÊTRE. — *Le Grand Meaulnes* n'a jamais été porté à l'écran. La chose est restée à l'état de projet. — Principaux interprètes du film australien *Oerlanders* (*La Route est ouverte*) : Chips Rafferty, John Nugent Hayward, Daphné Campbell. — Derniers films de Janet Leigh : *Scavouche*, *Acte de violence*, *L'Appât*, *Prince Vaillant*, *Le Chevalier du roi*, *Houdini le grand magicien*.

JULIEN DANIEL. — Suivez des cours d'art dramatique, essayez d'entrer au Conservatoire, puis découvrez le metteur en scène ou le producteur disposé à faire de vous une vedette. Naturellement, pour réaliser tout cela, il faut venir habiter Paris. Vos parents sont-ils d'accord également pour cela ?... En attendant, voulez-vous un bon conseil : parfaites votre culture générale et laissez mûrir votre vocation, si vocation il y a vraiment.

TRYPTOPHANE. — Je ne connais pas Hélène Duc. Actrice de théâtre et de radio, je crois... — Aux côtés de James Stewart, dans *La Corde*, c'est John Dall qui jouait le rôle de Brandon, qu'il avait auparavant créé dans la pièce, à Broadway. Il est, en effet, plutôt un acteur de théâtre. Pourtant on l'a vu à l'écran, outre ce film, dans *Le Blé est vert* (1946) et *Le Démon des armes*. Il est né à New-York le 26 mai 1918. Cheveux châtain, yeux gris bleu, 1m,82. — *Le Capitaine Fracasse*, réalisé en France en 1942, avec Fernand Gravey, est un film d'Abel Gance. — Jacques François a tourné, en effet, dans le film anglais *Au Sud d'Alger* (1952). Mais il n'a pas tourné dans *Au Bonheur des dames* (1943). Peut-être confondez-vous avec le film *Trois Femmes*, qu'il tourna en 1951.

DANIEL ROBIN PIA. — Nicole Courcel (Anne Andrieux) est née le 21 octobre 1931 à Saint-Cloud (Seine). Depuis *Les Clandestines*, elle a tourné *Huis Clos*, *Papa, maman, ma femme et moi*. — Isabelle Pia, dont j'ignore le vrai nom, est née à Mulhouse, le 13 juillet 1935, a tourné dans *Le Bon Dieu sans confession*, *Madame du Barry*, *Huis Clos*, *Marianne de ma jeunesse*, *Futures vedettes*, *Frou-Frou*. — Je n'ai aucun renseignement sur Denise Réal, que vous avez vue dans *La Neige était sale*. Mes regrets...

LE CAMÉRISTE.

LECTRICE recherche les numéros suivants de « Mon Film » : 5, 19, 41, 69, 71, 98, 109, 116, 119, 136, 132, 138, 141, 147, 162, 163, 191, 232, 239. Faire offre à M^{lle} Paulette Prot, rue André-Bremu, Mehun-sur-Yèvre (Cher).

RÉSULTATS DU CONCOURS DU "FILM MYSTÉRIEUX"

(4^e émission — 23 octobre 1955)

Le titre du "Film Mystérieux" à deviner était : **Moulin Rouge.**

Les qualificatifs qui ont réuni la majorité des suffrages sont :

Scénario : émouvant.

Interprétation : bouleversante.

Musique : nostalgique.

Voici la liste des gagnants :

M^{lle} Marguerite MEYNET, 170, cours Tolstoï, Villeurbanne (Rhône). (*Machine à laver*). — M. Joseph BEVILACQUA, 82, Grand-Rue, Poitiers (Vienne). (*Un rasoir électrique*). — M^{lle} Paulette BOUCHET, 3, rue Jean-Véber, Paris (20^e). (*Un four électrique*). — M. Robert CHESNEY, 41, rue Émile-Zola, Mondeville (Calvados). (*Une coupe tissu peigné*). — M^{lle} Benoîte GRAS, 34, rue Gambetta, Roche-la-Molière (Loire). (*Une coupe tissu peigné*). — M. Robert PETITJEAN, 2 et 4, rue Guynemer, Poitiers (Vienne). (*Un briquet à gaz*). — M^{lle} Gilberte VANDELANNOOT, 20 bis, rue des Alliés, Marcq-en-Barœul (Nord). (*Trois paires de bas*). — M^{lle} Lucette JANDOT, Aux Grands Champs, Blanzay-les-Mines (S.-et-L.). (*Bri-*

quet à gaz). — M^{lle} Gisèle PENNEC, 150, avenue de Paris, Vincennes (Seine). (*Nécessaire de correspondance*). — M. René GONNET, S. P. 51099. (*Nécessaire toilette*). — M^{me} GRIMBERG, 28, rue Duvivier, Paris (7^e). (*Nécessaire toilette*). — M^{lle} Marie-Claire JUSOT, 21, avenue Saint-Sauveur, Le Creusot (S.-et-L.). (*Nécessaire de correspondance*). — M^{lle} Hélène BONNEAU, 134, rue du Maréchal-Foch, Parmain (S.-et-O.). (*Nécessaire de correspondance*). — M^{me} BOLOGNESE-MAILLOU, cité Joessel, 372, Audincourt (Doubs). (*Coffret coiffure*). — M^{lle} Danielle DIDIERJEAN, 4, rue de la Ferme, La Garenne (Seine). (*Coffret coiffure*). — M^{lle} Rolande SICARD, 13, rue des Mallets, Saint-Georges-de-Didonne (Ch.-M.). (*Coffret coiffure*). — M^{lle} Yvette LECOINTRE, 9, cité Victor-Thuillat, Limoges (H.-V.). (*Coffret coiffure*). — M. Gilles CERVEAU, 13, rue Jacques-Louvel-Tessier, Paris (10^e). (*Deux pipes*). — M. Louis PRUNIER, 17, avenue Barbier-Daubrée, Clermont-Ferrand (P.-de-D.). (*Deux pipes*). — M^{lle} Gilberte LABASTE, quincé-Brissac (M.-et-L.). (*Coffret coiffure*). — M^{lle} Simone QUERTIER, garage Berliet, av. du Dr-Riboudet, Rouen (S.-M.). (*Coffret coiffure*). — M^{lle} Marie-Anne BOUCARD, 55, rue du Maréchal-Foch, Cholet (M.-et-L.). (*Coffret coiffure*).

Le chemin du BONHEUR

Jeunes Gens - Jeunes Filles

VEUFs ou VEUFES de 21 à 75 ANS

ceci VOUS intéresse

Découpez ce BON. Notez simplement votre adresse sur feuille séparée et envoyez le tout au CENTRE FAMILIAL (Service N. D.), 43, rue Laffitte, PARIS-9^e. (Inutile d'écrire davantage et ne pas joindre de timbre pour la réponse.)

Vous recevrez GRATUITEMENT une TRÈS INTÉRESSANTE brochure illustrée qui peut vous permettre de faire facilement et rapidement un BON MARIAGE. Votre bonheur, toute votre vie dépendent de ce simple geste. Écrivez, puisque CELA NE VOUS ENGAGE ABSOLUMENT A RIEN et que vous risquez seulement d'être PLUS HEUREUX.

Une DISCRÉTION TOTALE vous est GARANTIE. (Envoi cacheté.)

BON GRATUIT

DEVENEZ SCÉNARISTE

Comment écrire et vendre des Scénarios. ILS, 9, rue de Hanovre, Paris-2^e.

NEZ PARFAIT
LE RECTIFICATEUR BREVETÉ
relaxant, endormant, les nez disgracieux. Notice sous pli fermé 2 timb. Écrire : RECTIFICATEUR AMÉRICAIN N° 50 ANNEMASSE - France (En Vente aussi Pharmacies).

GRANDIR
RAPIDEMENT à tout âge
JAMBES méthode P.V. ou appareil AMÉRICAIN d'une conception unique maintenant vendu en France Médecine convaincue citat. mondiales not. illus. Sans engagement discret. cont. 2 timb. OLYMPIC, Bd V. Hugo NICE Ser. 2

Apprenez à **DANSER**
Seul, en q. q. heures, danses en vogue et claquettes. Not. c. envelop. timb. RIVIERA-DANSES, F. 43, rue Pastorelli, Nice. Méthode facile, succès garanti.

Complétez votre collection de MON FILM

Les numéros intermédiaires de MON FILM manquant dans ces colonnes sont épuisés.

Numéros à 20 francs.

- 330 - Duel sous la mer.
- 331 - Monsieur Taxi.
- 332 - Les Conquêteurs de Carson City.
- 333 - La Minute de Vérité.
- 334 - "Mara-Maru".
- 335 - Douze heures de bonheur.
- 336 - Carnaval au Texas.
- 337 - Riche, jeune et folle.
- 338 - La Jeune folle.
- 339 - Ivanhoé.
- 340 - Elle et Moi.
- 341 - Un Américain à Paris.
- 342 - Le Fruit défendu.
- 343 - Il est minuit, D' Schweitzer.
- 344 - Le Corsaire Rouge.
- 345 - Tambour battant.
- 346 - Convoi de femmes.
- 347 - Les Amants de Tolède.
- 348 - Au Pays de la Peur.
- 349 - L'Appel du Destin.
- 350 - Les Amants de minuit.
- 351 - Montagne rouge.
- 352 - Lettre ouverte.
- 353 - Le Boulanger de Valorgue.
- 354 - Les Carrossés de Tolède.
- 355 - Le Gouffre aux chimères.
- 356 - Des Japonais à l'horizon.
- 357 - Peking-Express.
- 358 - La "Maîtresse de fer".
- 359 - Si l'on mariât papa !
- 360 - Chantons sous la pluie.
- 361 - La Fugue de Monsieur Perle.
- 362 - Histoires interdites.
- 363 - Avril à Paris.
- 364 - La Taverne des Révoltés.

- 365 - L'Homme au masque de cire.
- 367 - La Pocharde.
- 368 - La Loi du silence.
- 369 - Les Sept péchés capitaux.
- 370 - La Mission du commandant Lex.
- 371 - Le Petit Monde de Don Camillo.
- 372 - Un Amour désespéré.
- 373 - Grand gala.
- 374 - Les Amours finissent à l'aube.
- 375 - Sensualité.
- 376 - La Maison du Silence.
- 377 - Allô !... je t'aime.
- 378 - Le fils de Géraldo.
- 379 - Le Père de Mademoiselle.
- 380 - Le Miracle de Fatima.
- 381 - Le Bon Dieu sans confession.
- 382 - L'Homme des vallées perdues.
- 383 - Le Grand Secret.
- 384 - Sous le plus grand chapiteau du monde.
- 385 - Duel à Dakar.
- 386 - Madame de ...
- 387 - Quai de Grenelle.
- 388 - Le Marchand de Venise.
- 389 - Virgile. - Lucrèce Borgia.
- 390 - Quand tu ras cette lettre. - Thérèse Raquin.
- 391 - La Femme au Gardéans. - Les Orgueilleux.
- 392 - Jules César. - La Dame aux Camélias.
- 393 - Femmes de Paris. - Les Enfants de l'Amour.
- 394 - Stalg 17. - Les Compagnes de la Nuit.
- 395 - La Reine Vierge. - Les Trois Mousquetaires.
- 396 - L'Ennemi public n° 1. - L'Homme tranquille.
- 397 - Le Vagabond des mers. - La Rage au corps.
- 398 - Destinées. - Le Salaire de la peur.
- 399 - Le Vol du secret de l'Atome. - Le Guérisseur.
- 400 - Le Souffle sauvage. - Avant le Défilé.
- 401 - La Première Sirène. - Panfan la Tulipe.
- 402 - Sangaree. - Nez-de-Cuir.
- 403 - Le Retour de Don Camillo. - Moulin Rouge.
- 404 - Le Blé en herbe. - Les Révoltés de Lomnach.
- 405 - Tonnerre sur le Temple. - Les Fruits sauvages.
- 406 - L'Amour d'une femme. - Alerte au Sud.
- 407 - Le Petit Jacques. - Minuit... Quai de Bercy.
- 408 - Aventure dans le Grand Nord. - Ma Petite Folie.
- 409 - L'Homme de Berlin. - Dordoir des Grandes.
- 410 - La Charge sur la Rivière Rouge. - Les Intrigantes.
- 411 - L'Aventurier de Séville. - L'Age de l'Amour.
- 412 - Le Cran d'arrêt. - Quo Vadis ?
- 413 - Mon Grand. - Un Caprice de Caroline chérie.
- 414 - Monsieur Ripois. - La Caraque Blanche.
- 415 - Les Bagnards de Botany Bay. - Lili.
- 416 - Catherine et son amant. - L'Esclave.
- 417 - Vaquero. - Mam'zelle Nitouche.
- 418 - L'Affaire Maurizius. - Le Prisonnier de Zenda.
- 419 - Chasse au zang. - Un Trésor de femme.
- 420 - Dernier rendez-vous. - Une Vie de garçon.
- 421 - Les Pillards de Mexico. - Le Grand Jeu.
- 422 - Le Secret d'Éléna Marimon. - Nous sommes tous des assassins.
- 423 - Le Roi des Iles. - Par ordre du Tsar.

DANS L'ENNUI, ÉCRIVEZ-LUI!

Posez 5 questions, date naiss., 200 fr. **ARIANE** 79, bd Montparnasse, Paris (reçoit de 1 à 6, sauf samedi).

RIRE à se TORDRE!

Choix unique de Farces et Attrapes. Cotillons, Prestidigitations, Monologues. Envoi catalogue-surprise c. 75 fr. en T.-P. J. FIGUÉREDA, 27, M. C.-Grand, TOULON (Var).

grandir
rapidement 8 à 6 cm. avec infatigables moyens scientifiques, brevétés en 24 pays. Allong. taille ou jambes seules. Résultat garanti à tout âge. Anesthés. médicales du monde entier. Notice illustr. **GRATIS.** Écrivez sans engagement à **AMERICAN W.B.S. 2** 23, Boul. des Moulins, MONTE-CARLO

PLAIRE - RÉUSSIR - CHARMER

grâce à notre surprenante Méthode par Correspondance. Notice 15 gratuite c. envelop. timbrée avec votre adresse. Cours RIVIERA. 43, rue Pastorelli, NICE

UN NOUVEAU CONCOURS
offre gratuitement
à titre de lancement aux 5 000 premiers lecteurs qui nous feront parvenir la solution exacte de notre concours et se conformeront à notre règlement.
2 SUPERBES MONTRES BRACELET OR 18c.
Mouvement Suisse - Homme et Dame présentées dans un écrin
Envoyer sans tarder votre solution en joignant une enveloppe portant votre **ADRESSE COMPLÈTE** à
CONCOURS-SERVICE N° 344
6, r. du Fg Poissonnière - Paris 10^e

A l'aide des syllabes de la brayette, aide le jardinier à reconstituer les noms de 4 fruits.

BA ANGE
TRON NAS
NAME OR NAS CI
ANA

SANS MODIFIER VOTRE RÉGIME ALIMENTAIRE

... Pour combattre votre constipation...
Pour être frais et dispos - le lendemain matin -

ESSAYEZ
UNE PILULE DUPUIS
AU REPAS DU SOIR

vous saisissez **DANSER** en 2h
Notice contre 3 timbres. **SUCCÈS GARANTIS**
STUDIDANSE - POITIERS (Vienne)

POURQUOI PAS VOUS ?

(Succès, amour, argent.) Env. date naiss. au Professeur ANDRIEU (Service M. F. 267), 11, r. Champêtre, Toulouse. L'analyse : 200 fr. Paiement seul, si satisfait. Joindre enveloppe timbrée av. adresse et 4 timb. poste de 15 fr. pour frais.

GRANDIR
Rapidement à tout âge avec Méthode Scientifique
BOISSÉE VITALE de D' Mad. ANDRESEN
Du Appareil breveté Américain
SUPER STALTO - Millions de références
Appareil dans le monde entier - **GRATIS** notice (Not. 2 timb.) **UNIVERSAL G (84)**
13, rue A.-D. Cloye - PARIS-14^e

- 424 - Vacances Romaines. - Les Dents longues.
- 425 - Rasputine. - Horizons sans fin.
- 426 - Hondo, l'homme du désert. - L'Étrange désir de M. Bard.
- 427 - Le Grand pavois. - Sang et lumières.
- 428 - Le Petit garçon perdu. - Orage.
- 429 - Le Paradème de la rue Morgue. - Les Belles de Nuit.
- 430 - Le Château de Verre. - La Belle de Cadix.
- 431 - La Castiglione. - Violettes impérialistes.
- 432 - La poursuite dura sept jours. - Comment épouser un milliardaire.
- 433 - Châteaux en Espagne. - Romance inachevée.
- 434 - Quand la Marabunta gronde. - La Dernière valise.
- 435 - La Marchande d'Amour. - Quatre Blondes.
- 436 - Écrit dans le ciel. - Cadet Rousselle.
- 437 - Le Mort en fuite. - Tant qu'il y aura des hommes...
- 438 - Le crime était presque parfait. - Obsession.
- 439 - Le Comte de Mont-Cristo. - Les Belles de l'Asie.
- 440 - La Piste des Éléphants. - Roméo et Juliette.
- 441 - Le Rouge et le Noir. - Mourez... nous ferons le reste.
- 442 - Un grain de folie. - Le Défi.
- 443 - Votre dévoué Blake. - Rhapsodie.
- 444 - Richard Cœur-de-Lion. - Mogambo.
- 445 - Un si doux visage. - Les Chevaliers de la Table Ronde.
- 446 - Les Géants du Cirque. - Madame du Barry.
- 447 - Double Destin. - Capitaine sans Lol.
- 448 - Mademoiselle Porte-Bonheur. - All-Baba et les 40 voleurs.
- 449 - Les Amants du Tage. - L'Homme aux Millions.
- 450 - Celle de nulle part. - Le Maître de Don Juan.
- 451 - La Belle Otero. - Le Jardin du Diable.
- 452 - Une Étoile est née. - La Lance brisée.
- 453 - Sabrina. - Un Acte d'Amour.
- 454 - Pain, Amour et fantaisie. - La Peur noire.
- 455 - Le Tzar évit ch. - Désir d'Amour.
- 456 - Oasis. - Les Gens de la Nuit.
- 457 - Fortune Carrée. - Zoé.
- 458 - Fenêtre sur cour. - Le pain vivant.
- 459 - Mariages de ma jeunesse. - L'Égyptien.
- 460 - L'Aigle solitaire. - Escalade à Orly.
- 461 - Le Printemps, l'Automne et l'Amour. - Rivière sans retour.
- 462 - Le chapeau d'argent. - Le fils de Caroline chérie.
- 463 - Pain, amour et jalousie. - Prince vaillant.
- 464 - Le secret des Incas. - Port du désir.
- 465 - Interdit de séjour. - Les Femmes mènent le Monde.
- 466 - Trois Filles à marier. - Baron Trigane.
- 467 - Les Impures. - Le Triomphe de Buffalo Bill.
- 468 - Les deux Orphelines. - Le Démon aux eaux troubles.
- 469 - La Cage aux souris. - La Plume de saur.
- 470 - Le cri de la victoire. - Les Glandueuses.
- 471 - Femmes damnées. - Un Inspecteur vous demande.

Chaque numéro est envoyé contre la somme de 20 fr. (Ajouter 10 fr. d'expédition, quel que soit le nombre d'exemplaires demandés.) Pour envoi à l'étranger : 2 fr. de plus par exemplaire pour frais d'envoi.

MON FILM
5, boulevard des Italiens, PARIS (2^e).
Aucun envoi contre remboursement.



MON
FILM

publie dans ce numéro :

DÉSIRÉE

avec Marlon BRANDO et Jean SIMMONS

un récit complet en photos du film